

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

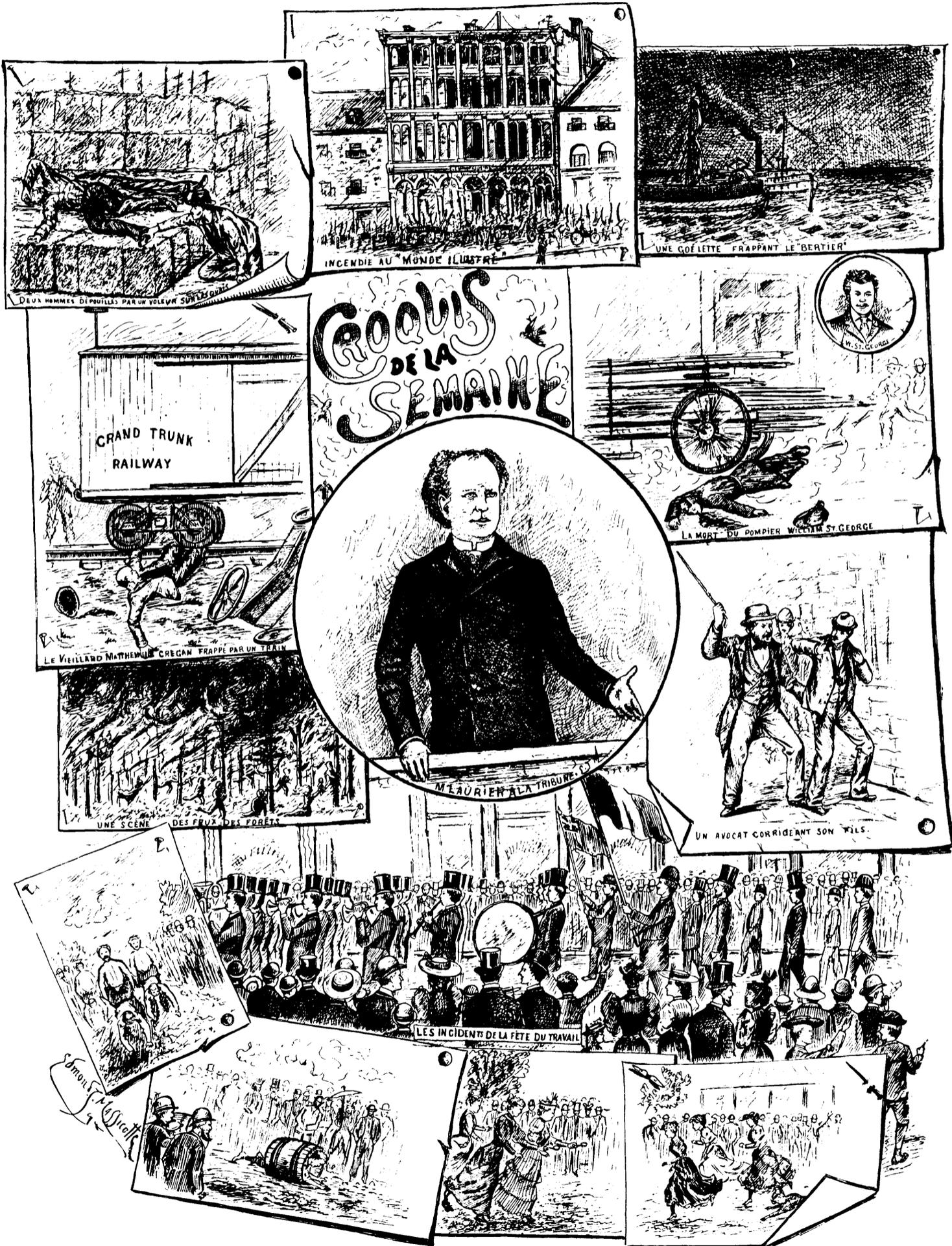
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 542 - SAMEDI, 22 SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXT.—Sir, par Benjamin Sulte.—Chronique, par Her-
mance.—Carnet du *Monde Illustré*.—Notre-Dame de
Bonstours en France (avec gravures), par un petit
Laboureur.—M. Carlo Catelli, par M.—Aborigènes
australien, par Charles Marsillon.—Notes et impres-
sion.—Primes du mois d'août.—Poésie : Patella, par
René Ponsard.—Les héros de Crimée, par Charles
P.—Nouvelle acadienne : Lions et lionnes, par Jules
Lanos.—Les insectes comestibles (avec gravures) par
A. Larbalétrier.—Notes et faits : Beautés physiques
du Canada ; La femme à choisir ; Variétés morales ;
Histoire de la science ; L'amour clairement expliqué.
Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Le jeu de
Dames et d'Échecs.—Feuilleton : Le secret d'une
tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Montréal : Principaux événements de la der-
nière semaine (13 croquis).—Portrait du chevalier C.
Catelli.—Vue de la basilique de Lourdes.—En Co-
rée : Portraits des ministres des Affaires étrangères,
des Finances et des Travaux publics ; Le cortège
royal ; Les refuges du roi ; Une des portes de Séoul ;
Village ; Porte du palais du roi.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs
mêmes l'escompte ou la commission que d'autres
journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite,
parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les
primes mensuelles que notre journal peut, de cette
sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre
de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un
des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15,
\$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du
MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-
liser les chances tous sont mis sur le même pied de
rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois,
par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours
qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et
collecter des abonnements pour LE MONDE IL-
LUSTRE.

SIR



OUS les jours nous entendons
parler de sir Caron ou de
sir Tupper ; il y a même
des gens qui, s'adressant à
ces ministres, disent Votre
Majesté... afin d'éviter
toute erreur.

Il est bon de savoir que
les chevaliers sont qualifiés
de *Sir*, terme qui s'attache
au nom de baptême, c'est
pourquoi il faut dire *Sir*

Adolphe et non pas *sir Caron*.

La signature d'un chevalier ne porte aucun
titre ; c'est *Adolphe P. Caron*. Même chose pour
les baronnets, avec cette différence que ce dernier
titre se transmet aux enfants. Un homme devenu
lord signe son nom sans titre ni nom de baptême :
Roseberry.

Donc, si vous parlez à un chevalier ou à un ba-
ronnet, vous devez l'appeler *sir Charles*, *sir Adol-
phe*, selon le cas, mais pas *sir Langevin*.

Le mot *Sir* étant de la même origine que *Mon-
sieur*, lequel vient de *Monseigneur*, lequel est une
corruption du latin *seniorale* qui veut dire sei-
gneur ou homme considérable—et n'étant plus
employé que par les Anglais—il faut l'écrire en
anglais : *Sir* et non pas *Sire* qui, en français,
comporte à présent l'idée de la royauté.

Nous avons eu en Canada au moins dix baron-
nets :

Sir James Stuart 1840
Sir L. H. Lafontaine 1854.
Sir John Beverley Robinson 1851.
Sir William F. Williams 1856
Sir Allan McNab 1858.
Sir Samuel Canard 1859.
Sir George Et. Cartier 1868.
Sir John Rose 1875.
Sir George Stephen 1886.
Sir Charles Tupper 1888.
Les baronnets actuellement vivants sont :
Sir James L. Robinson II.
Sir Charles Stuart II
Sir Charles Tupper I.
Sir Bache Cunard II.
Sir George Stephen I.

Sir Bach ne porte pas son titre et sir George
est devenu lord Mount Stephen—par conséquent
il doit signer *Mount Stephen*, sans plus de façon.

L'épouse d'un chevalier ou d'un baronnet est
une *lady*, terme qui signifie *madame*. Il faut dire :
Lady Caron, *Lady Tupper*, sans y mettre aucun
nom de baptême. Si vous parlez à la troisième
personne, dites : "J'ai vu *lady Caron* ;" si vous
vous adressez à la personne même, dites "ma-
dame" le plus souvent et, parfois, des phrases
comme celle-ci : "Je ne sais pas si vous préférerez
cette musique, *lady Caron*."

Milady est une expression que certains domes-
tiques et surtout le bas peuple appliquent aux
femmes titrées et même à celles de la bourgeoisie.
Les personnes de la haute société disent : "Lady
une telle, your *Ladyship* et *Madam*," mais jamais
Milady.

Vous devinez, sans doute, que je sors d'une con-
versation qui a roulé sur ce propos. Nous avons
touché aussi aux sujets qui suivent.

Dominus, *Domnus*, en latin signifient le maître
de certaines choses ou de certaines personnes.
Dominari, *imperium tenere*, dominer, commander.
Ce mot a pris la forme abrégée de *Dom*. et *Don*.
devant les noms propres espagnols ; en France il
apparaît devant les noms de religieux, comme Bé-
nédictins, Feuillants, etc. *Dom Louis*, *Dom Phi-
lippe*.

Senior veut dire ancien et aussi maître, équiva-
lent de *Dominus*, ou à peu près. *Seniores*, les
gentilshommes ou seigneurs du temps des Ro-
mains. Dans la basse latinité, à l'époque où les
Celtes, les Romains et les Francs se fusionnaient
pour former le peuple français, on disait *seniora-
ticum*, *senioratus*, *seniorale* pour désigner les pro-
priétés rurales placées sous le régime que nous ap-
pelons seigneurial. De là est venu "seigneur,"
et lorsque nous traduisons ce mot seigneur en la-
tin nous disons *Dominus*, car c'est également l'ex-
pression de "maître," comme on le voit ci dessus.

Seigneur fournit Monseigneur, qui n'a pas be-
soin d'être expliqué. Ce dernier titre a été affecté
à Dieu même, aux saints, aux rois, aux princes,
aux dignitaires les plus élevés dans l'ordre reli-
gieux ou civil. Par contraction, il est devenu
Monsieur, qui a d'abord servi à désigner l'héritier
présomptif de la couronne, puis le frère aîné du
roi, est descendu, d'échelon en échelon, au simple
bourgeois, puis à tout le monde par acte de poli-
tesse.

Mons, ainsi orthographié avec un point d'arrêt
qui note l'abréviation du mot *Monsieur*, est une
formule libre et cavalière, quelquefois méprisante,
qui n'a jamais été bien vae. Les Français du XVe
au XVIIIe siècles prononçaient *Monse* : "Monse
Bertrand, je t'y pince !" voulant dire : "Monsieur
Bertrand..." avec le ton du mépris.

Sieur, la seconde moitié de *Monsieur*, est une
espèce de titre d'honneur dont l'usage est ordina-
irement renfermé dans les actes publics et les pla-
doyers. On le tradait en latin par *Domnus* et
Dominus, faite de mieux. Il s'applique chez nous
à tous les citoyens.

Messire. Les gradués, tels qu'avocats, etc.,
ayant pris le titre de *maîtres* qui ressemble à *Sei-
gneur*, les nobles et les personnes de qualités se
donnèrent celui de *Messire* qui est formé de "Mon"
et "Seigneur." La basse latinité avait réduit
senior à la forme *ser* dont elle se servait pour qua-
lifier le seigneur. Les Italiens, prenant le mot

men (mon) le posèrent en préfixe à *ser* et obtien-
nent *Messer* pour "Monseigneur," ce qui se prononce
en français *Messire*. Le dictionnaire de Trévoux
observe que si l'on dit "messire" en riant c'est la
même chose ou moins que Monsieur, donc applica-
tion ironique du mot.

Sire, employé absolument, ne se donnait qu'au
roi seul ; il avait la pleine portée de la seigneurie
couvrant tout le royaume. "Le roi notre sire,"
disaient les nobles. Il avait un sens plus restreint
lorsqu'il s'appliquait, par exemple, aux sires de
Pons, de Coucy, de l'Esparre, etc., qui ne portaient
pas de nom de famille mais seulement celui de
leurs terres ou seigneuries, au-dessus desquelles
les baronnies, les comtés, les marquisats et les d-
chés s'élevaient jusqu'au "roi notre sire à tous."

Au moyen-âge, le terme *sire* s'entendait par sei-
gneur, maître, commandant. Les Anglais, qui
occupaient une partie de la France, parlant avant
tout la langue française et portant des titres fran-
çais, ont fini par rentrer en Angleterre, après les
exploits de Jeanne d'Arc, et ont conservé plusieurs
de ces titres, entre autre *sire*, qu'il écrivent *Sir* et
prononcent *Ser*, à la façon des celto-romains d'il y
a dix siècles. En France, il y a eu des *sires* à
l'ancienne mode jusqu'à 1789.

C'est donc en Angleterre que le titre se main-
tient à présent, comme titre noble.

Les Français ont fait descendre *Monsieur* jus-
qu'au peuple. Les Anglais en ont fait autant de
Sir, ce qui n'empêche pas ce qualificatif d'être très
recherché lorsqu'on l'obtient de l'autorité souve-
raine.

Pour désigner les ancêtres, on dit en Anglais :
our Sires—à eux, arrière grands-pères, etc.

Trouvez-vous que mon article est de Sir Con-
stance ?

Benjamin Sulte

CHRONIQUE



E porteur du MONDE ILLUS-
TRÉ qui, depuis de longues
années, me laissait le jour-
nal régalièrement chaque
semaine, le même jour, à la
même heure, m'a oubliée
aujourd'hui. Et je regrette
de le dire, au détriment de
son exactitude qu'on avait
faite proverbiale chez moi,
ce n'est pas la première fois
qu'il manque à ce devoir

depuis le printemps dernier.

Cependant je ne puis réclamer : - Je dois mon
abonnement que j'ai l'habitude de régler, chaque
année, avec de mauvaise prose.

Au contact des occupations et des exigences
journalières, la plume se rouille ; et j'allais oublier
l'obligation contractée en un temps bien reculé
déjà, si l'ennui et la crainte de la perte totale de
cette chère lecture hebdomadaire ne venaient me
réveiller.

Vous ne m'en voudrez pas, lecteurs, si je me
sers d'une petite scène intime que j'ai là sous les
yeux pour sujet de cet article forcé par les cir-
constances.

Quitte à vous ennuyer même, à tout prix, je
veux revoir mon journal.

* *

"Une fortune au jeu
"Du goût des parents ; mais ni beau, ni jeune."

Vous l'avez tous vue, cette gravure publiée, il y
a quelques mois par un gracieux journal humoris-
tique, délicat organe du foyer, dont il est vrai-
ment le compagnon joyeux.

Vous l'avez tous saisie cette scène—fin de siècle,
cette lutte avec elle-même, où plus d'une jeune

filles n'a ni le courage, ni la force de sortir victorieuse.

Ils sont là trois personnages, la jeune fille boudeuse et maussade ; la maman insinuante et persuasive, essayant son éloquence sur sa progéniture — *le parti—ni beau, ni jeune, mais noble peut être, digne et bon.*

Qui aura raison de la situation ? Le jugement ou l'orgueil ? Le cœur qui doit parler haut en des circonstances aussi solennelles, ou l'esprit monté par une imagination de vingt ans ? . . .

* *

Depuis longtemps on ne se marie plus pour soi-même ; mais pour le monde, pour les amies peu complaisantes, pour les qu'en-dira-t-on.

Lorsqu'un visiteur sérieux s'annonce, on le veut maniéré,—c'est fort bien. Mais on exige aussi qu'il ait moustaches en crocs, qu'il soit long, mince, gracieux, joli garçon et bon danseur : le reste . . . bah ! le reste importe peu. On veut un mari brillant sous le rapport physique ; on veut que les amies du couvent, une telle, une telle, et une telle encore, nous lorgnent et nous envient.

Sera-t-il un compagnon fidèle qui aimera son foyer, qui oubliera son club, qui passera une soirée seul auprès de sa femme sans bailler à se démettre la mâchoire ? . . .

Allons donc ! pourvu qu'il soit *beau garçon* . . .

Qu'il se grise sept fois la semaine, qu'il ne connaisse point d'heure pour rentrer chez lui, que l'argent lui manque trop souvent et pour son tailleur, et pour son coiffeur, et pour son bottier, ces grandes questions la jeune fille de vingt ans oublie,—ou pour mieux dire,—ne veut pas les peser.

—Il est beau ! il est beau ! murmure-t-elle en s'écoutant, cela suffira à tout !

Malheureusement non, cela ne suffit point à tout.

Je l'admire hautement cette personne chez laquelle j'entrerais un jour au moment où des visiteuses, posant à l'esprit, s'amusaient ouvertement de son fiancé qui avait l'énorme défaut, aux yeux de ces pimbêches, d'être chauve.

—Mon Dieu, dit-elle naïvement, je sens bien que s'il avait un cheveu de plus je l'aimerais moins.

* *

D'autres personnes vont plus loin encore ; d'autres, qui devraient être les premières à n'être pas trop minutieuses, veulent immédiatement voir les parchemins de toute une famille.

Dès qu'un jeune homme se présente, bien dans sa personne, sa tenue, ses manières, sa situation quant à un bon avenir, ah ! qu'ont été ses ancêtres ? . . . Comtes, ducs, pairs de France ? Lords, ministres plénipotentiaires ? . . .

Je sais de petites sottises qui ne sauraient d'aucune manière se gagner un morceau de pain, autant par défaut d'instruction que par manque d'une éducation sensée, je les sais avoir grimacé sur un honnête garçon, digne en tous points,—mais dont les sœurs, filles intelligentes et avec du cœur tout plein, s'abaissent à travailler honorablement pour aider à la subsistance de leur famille.

Et l'on n'écrase pas ces sortes de gens sous le talon !

* *

Le jeune homme sait-il lui-même apporter plus de sagesse dans le choix de cette compagne de sa vie ?

Je n'en dirai qu'un mot : la question de la dot résolue, à quoi s'arrête-t-il ?

De tristes exemples le prouvent chaque jour : le bonheur ne se mesure pas à la hauteur d'un fat, à la pesanteur d'un sac d'écus, à la blancheur d'une épaule ou d'un bras nus. Le bonheur ne souffre ni calcul, ni intérêt : il se loge avec la raison et l'amour.

Il y a des familles malheureuses, oui ; mais faut-il les plaindre ? Sont-elles dignes de notre sympathie ?

Neuf cas sur dix de ces unions où ne règnent que la froideur et la discorde, quand ce n'est pas le déshonneur et la honte, ont fait le malheur de leur existence par une légèreté impardonnable à l'heure

où la destinée s'est arrêtée sur elles. Neuf sur dix ne pourront verser assez de larmes jamais pour regretter les balivernes insensées qui ont présidé au choix du compagnon ou de la compagne de route pour le long voyage de la vie !

Car il est long, le voyage, à ceux-là qui, cheminant dans un sentier toujours mal battu, sans une main amie qui serre la leur, sans une parole de tendresse ou de consolation, sans un regard aimé dans un regard aimant.

S. J. Maurice

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le comte de Paris, récemment décédé, laisse une fortune de vingt millions de dollars.

* *

Une dépêche de Rome annonce que Mgr Sabolli sera nommé cardinal au prochain consistoire qui sera tenu au mois de décembre prochain.

* *

Son Eminence, le cardinal Taschereau, a annoncé, par une lettre circulaire en date du 3 courant, qu'il a remis l'administration temporelle et spirituelle du diocèse de Québec à son coadjuteur, Mgr Bégin.

* *

Un lecteur nous fait remarquer que, dans notre dernier numéro, page 238, il s'est glissé une faute typographique. Dans la 23 ligne du "Choix d'Yvonne," il faut lire âgés respectivement de trois ans au lieu de deux ans.

* *

Le 11, s'est ouverte à Québec l'exposition depuis si longtemps annoncée ; malgré une température défavorable et quelques tiraillements résultant sans doute de malentendus, la grande œuvre s'est terminée samedi dernier, et a obtenu un beau succès.

* *

Une cérémonie grandiose a eu lieu le 10 courant, lors de l'inauguration solennelle du monument élevé en arrière de l'église Bonsecours. Des milliers de personnes accourues de la ville et des campagnes assistaient à la bénédiction du superbe édifice, par Mgr Fabre. Nous donnerons peu quelques vues de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, en souvenir de cette belle fête.

* *

On pense que M. Crispi, premier ministre d'Italie, travaille à une réconciliation entre le pape et le roi : Un discours fort significatif aurait été prononcé par le premier ministre, qui aurait exhorté l'Eglise et l'Etat à une union sérieuse. De plus, le secrétaire du premier ministre, a rendu visite au cardinal Rampolla, et l'on remarque que c'est le premier fonctionnaire du gouvernement italien qui fait une pareille démarche depuis 1870.

* *

Japonais et Chinois sont toujours aux prises. De part et d'autre, c'est une alternative de victoires et de défaites, sans qu'on puisse bien savoir au juste qui a le dessus. Une attaque nocturne fort habile de la flotte japonaise contre la flotte chinoise, dans le port de Wei Hai Wei, a échoué, grâce à la maladresse, ou plutôt à la mauvaise foi d'un navire anglais qui ayant aperçu les torpilleurs japonais, a averti les Chinois de leur approche, en les saluant à coups de canon ! Cette manœuvre a probablement sauvé la flotte chinoise

d'une destruction complète, mais il n'en est pas moins vrai que le croiseur anglais eut dû rester absolument neutre et silencieux, en une pareille circonstance.

* *

La ville de Montréal vient de recevoir la visite du *Neilly*, navire de guerre français, qui n'est resté que quelques jours seulement dans notre port. Malgré le temps restreint de son séjour, notre population ainsi que la colonie française de cette ville, ont fait aux braves marins de la France une sympathique réception. Samedi, dîner à l'Occidental ; dimanche, grande messe à bord, foule d'assistants ; dans l'après-midi des milliers de personnes visitent le navire ; mardi, superbe réception par les autorités, et déjeuner sur la montagne ; mercredi, grande soirée au parc Sohmer, eu un mot rien n'a manqué au programme et—nos gens—sont partis jeudi, enchantés de leur séjour parmi nous.

* *

L'Exposition, journal souvenir de l'exposition de Québec, 1894.

Tès joli souvenir, en effet, que cette brochure de vingt quatre pages superbement illustrée que vient de publier notre ami le docteur Philippe Lord, rédacteur en chef du *Quotidien*, à l'occasion de la grande foire qui vient de se tenir dans l'historique cité de Champlain.

Plusieurs écrivains distingués ont prêté leur concours à M. Lord dans la rédaction de ce *Souvenir*. Nous avons lu et relu avec beaucoup d'intérêt les articles de l'honorable E. F. Paquet, ancien ministre provincial ; de MM. L. G. Desjardins, greffier de l'Assemblée Législative ; J. E. Royal, de la société Royale ; L. Z. Joncas, député de Gaspé ; Eugène Rouillard, greffier de la couronne en chancellerie ; L. N. Carrier, auteur de *Les événements de 1837-38* ; P. Lord, du *Quotidien* ; P. J. A. Voyer, rédacteur en chef du *Monde* ; Pierre-Georges Roy, député-greffier des appels à Québec ; etc., etc.

L'Exposition, nous le souhaitons, aura un grand succès. Ce journal souvenir le mérite à tous les points de vue.

L'Exposition est en vente chez L. P. Marsan, 96, rue Saint-Joseph, Québec. Prix : 5 cents ; par la malle, 7 cents.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—N. G. K., Québec.—Merci pour vos photographies que nous publierons prochainement.

L., Montréal.—La poésie que vous nous communiquez est un peu pâle, à côté de la dernière que nous avons publiée de vous. La strophe finale surtout, est extrêmement faible : c'est le contraire qui devrait être. Remettez un peu sur le métier ; nous ferons pour vous ce que nous pourrons.

J. L., Halifax.—Merci pour vos gentils triolets. Ils paraîtront prochainement. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir à propos de votre nouvelle acadienne.

Numisma, Québec.—Veuillez vous adresser au R. P. Michaud, Clerc Saint-Viateur. Cette nouvelle a été prise dans les grands journaux quotidiens.

X. R., Ottawa.—Votre "boutade" a été acceptée, et paraîtra bientôt. Nous regrettons de ne pouvoir rénumérer vos services, le journal ne subsistant que de la bonne volonté de ses correspondants.

J. A. T., Saint-Hyacinthe.—Les jolis vers que vous nous avez envoyés ont été égarés à cause du désordre que l'incendie a mis dans nos archives. Pourriez-vous nous en faire parvenir une autre copie.

La grève actuelle vit trop fort pour vivre longtemps, elle mourra d'un coup de sang.—L. DELPIT.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite lui-même.—LA ROCHOUCAULD.

NOTRE-DAME DE LOURDES EN FRANCE



Les suis allé à Lourdes avec le pèlerinage national français, et vous m'en voudriez de ne pas vous en parler.

Les 18, 19 et 20 août, dix-sept trains partaient de Paris, Lille, Tours, Le Mans, Orléans, Poitiers, Bordeaux, Montpellier ; d'autres pèlerins arrivaient de tous côtés, soit isolément, soit par groupes, tellement que le chef de gare de Lourdes pouvait constater, le 22, la présence de 35,000 voyageurs à Lourdes.

Et ces voyageurs étaient des pèlerins catholiques français ; parmi eux, quelques Canadiens, Américains, Belges, Anglais, Hongrois, Orientaux, Africains, étaient venus représenter leur patrie.

Notre-Dame de Lourdes est si bonne qu'elle attire à elle le monde entier.

Le pèlerinage national lui avait amené mille malades, qui demandaient guérison ou consolation.

Connaissez-vous Lourdes ; sa Grotte sur les bords du torrent où la Très Sainte Vierge apparut à Bernadette Soubirous ; la source qu'elle fit jaillir sous les doigts de l'enfant ; la si belle basilique qu'on y a construite depuis, et l'église du Rosaire qui lui sert de piédestal ?

Et tout autour, on aperçoit la vieille cité avec son château fort ; et les nombreux couvents qui sont venus former une couronne de prières autour de la grotte où la Vierge Immaculée daigna se révéler. Aux pieds coule le gracieux torrent du Gave, dans lequel se déversent les eaux des majestueuses montagnes d'alentour.

Lourdes est la perle des Pyrénées ; mieux que cela, c'est un petit coin du paradis.

Ah ! comme on y prie bien ! Là, on oublie la terre pour ne songer qu'au ciel.

Sans effort, on s'élève jusqu'à Marie pour l'invoquer, pour chanter ses louanges et lui demander d'intercéder auprès de son divin Fils.

La prière ne discontinue pas à la grotte, aux piscines, dans les basiliques, sur les hauts calvaires environnants.

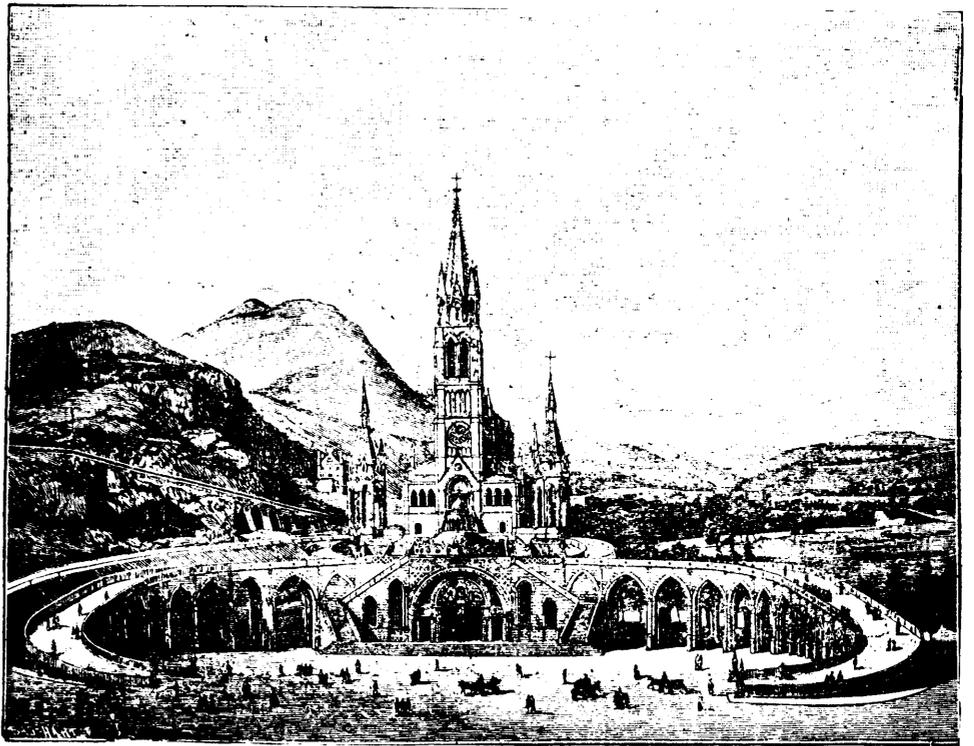
Certes, plus de vil respect humain, on prie les bras en croix, on crie miséricorde et pitié : tous, riches, pauvres, princes, savants et hommes du peuple.

Les plus fortunés transportent dans leurs bras les plus infortunés.

Là, on voit les plus grands noms de France, les généraux et les amiraux enrôlés dans un véritable bataillon de brancardiers pour soigner les malades et les infirmes, les porter à la grotte, les plonger dans l'eau miraculeuse ; les grandes dames se transforment en Sœurs de Charité.

La charité déborde en même temps que la foi et l'espérance. Des prêtres dirigent la prière ; et la foule, docile à leur voix, récite le rosaire, chante les cantiques à la sainte Vierge, répète mille fois les invocations :

" Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous ! O Marie conçue sans péché, exaucez nous ! O Marie, vous êtes notre mère, nous vous aimons ! Seigneur, ayez pitié de nous, écoutez votre Mère ! Notre Dame de Lourdes,



LA BASILIQUE

guérissez nos malades ! Refuge des pêcheurs, convertissez-nous ! "

Et Marie écoute les prières de ses enfants, et son divin Fils les exauce.

Faut-il vous raconter les guérisons de tant de malades : enfants perdus ou tuberculeux, femmes hydropiques ou cancéreuses, ouvriers victimes d'accidents ou paralytiques, etc., etc. ? C'est là que les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, comme en Judée, du temps de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ, Il est dans la Sainte Eucharistie ! à trois heures du soir, porté en procession, Il parcourt les rangs des pèlerins ; à son approche, les supplications ardentes redoublent :

" Jésus, nous croyons en vous ! Jésus, nous vous aimons ! Jésus, exaucez-nous ! Jésus, guérissez nos malades ! "

Alors, on voit les pauvres infirmes lui tendre les bras, se soulever sur leurs grabats et marcher à sa suite. Spectacle empoignant et qui arrache des larmes, même aux rares indifférents et aux incroyables.

Un bureau, où l'on a vu plus de quatre vingt médecins, constate les nombreuses guérisons.

Mais ce n'est là que le côté extérieur de Lourdes.

Que de consolations ! que de conversions !

Dès le grand matin, aux basiliques et à la grotte, les messes se succèdent et les communions ne discontinuent pas.

On a vu des vieillards de plus de quatre vingts ans faire leur première communion et trouver à Lourdes la jeunesse et la fraîcheur de la foi.

A Lourdes, on nage dans le surnaturel ; on ne voudrait jamais quitter ce lieu béni.

* * *

Voilà sur l'immense esplanade qu'enveloppe dans ses bras l'église du Rosaire, voyez cette foule de 20,000 âmes !

Il est dix heures du soir ; pendant deux heures elle vient de défilé en une procession aux flambeaux qui s'est déroulée comme une immense couronne autour du sanctuaire de Marie Immaculée, semant à tous les échos ce chant de joie et d'amour à Marie : *Ave, Ave Maria* ; elle est massée en rangs serrés, un prêtre, un religieux lui adresse une allocution courte et ardente et entonne le *Credo*. Entendez ces 20,000 voix chanter lentement le cantique de notre foi grandiose ; immense le cantique s'élève jusqu'aux cieux ; puis la foule s'écoule recueillie en semant dans les airs encore un *Ave Maria* et c'est sur ce mot béni que tout rentre dans le silence de la nuit.

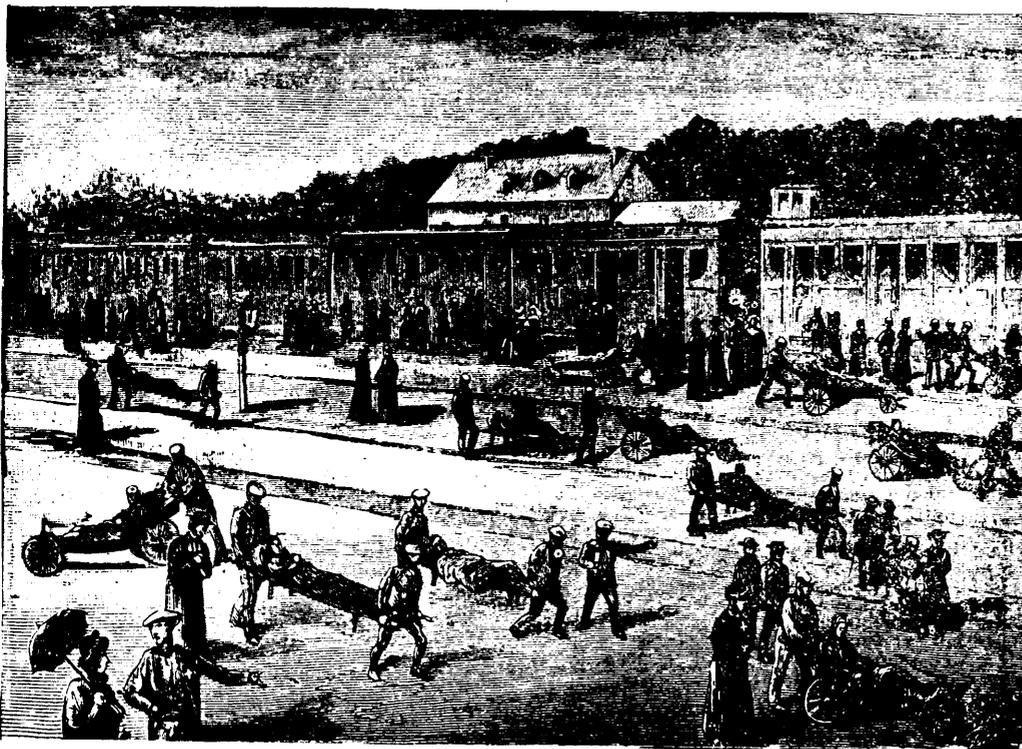
La nuit, un grand nombre de pèlerins la passent dans la prière et en adoration devant le Saint-Sacrement. A Lourdes, la prière ne cesse jamais.

Au retour, après avoir parcouru deux fois les 800 kilomètres qui séparent Lourdes de Paris, les pèlerins se sont trouvés réunis en grand nombre dans le sanctuaire de Notre-Dame du Salut.

La foule des incroyants est venue, nous a entendus, et n'a pu s'empêcher d'admirer avec émotion ; c'est le signe que Dieu veut miséricorde à la France.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous et guérissez cette grande malade, notre patrie.

UN PETIT LAROUER.



ARRIVÉE D'UN TRAIN DU PÈLERINAGE NATIONAL A LOURDES : DÉBARQUEMENT DES MALADES

CARLO CATELLI

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA COURONNE D'ITALIE

La biographie de M. Carlo Catelli, que S. M. le roi Humbert vient de décorer de la croix de chevalier de la couronne d'Italie peut se résumer dans cet éloge traditionnel que les Américains donnent avec tant de satisfaction à leurs plus illustres compatriotes : C'est un *self-made man*.

La vie du gentilhomme bon et modeste dont nous donnons ici le portrait n'est pas de celles que l'on trouve racontées avec pompe dans les dictionnaires biographiques.

Il traverse, comme dit Pétrarque, sa journée tranquillement, modestement, faisant son devoir envers soi-même, envers les autres et surtout envers sa patrie.

Sa vie publique se réduit à de rares et nécessaires manifestations.

Nous en rappellerons deux.

Appelé à la présidence du banquet donné en août 1893, pour la réception du bateau-amiral l'*Etna*, il improvisa à cette occasion un discours où il montra une intelligence toujours vive et un cœur toujours chaud de patriotisme. Et quand, l'œil brillant, il salua le drapeau italien que, après tant d'années, il revoyait déployé à la face du soleil dans le port de Montréal, l'enthousiasme fit verser des larmes à plus d'un convive.



CARLO CATELLI

Un soir de février, dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de l'auteur de ces lignes, Carlo Catelli, représentant le vice-consul italien de Montréal, acclama, au nom de l'Italie, le drapeau de la société ouvrière Christophe Colomb.

Quand il s'approcha du Maire pour parler, les applaudissements prolongés qui l'accueillirent l'émutèrent tellement, qu'il put à peine saluer d'une voix tremblante ses concitoyens.

* *

C'est à Castelorate, morceau du paradis terrestre où la coquette Italie se mire dans les eaux tremblantes du lac de Côme, qu'est né en 1817 le chevalier Catelli.

En 1838, il émigra avec son frère en Angleterre, où il vécut douze ans. En 1845, il vint à Montréal, où il fut longtemps le seul Italien.

Il s'établit ici comme statuaire et, bien qu'il ait abandonné les affaires depuis vingt ans, plusieurs de ses concitoyens se rappellent encore son élégant établissement de la rue Notre-Dame.

Deux fois ses concitoyens, connaissant ses rares qualités, le prièrent de faire partie du Conseil de

Ville, mais il refusa modestement ; il n'accepta que la nomination de juge de paix, afin d'être plus utile à ses compatriotes.

Aujourd'hui, le chevalier Catelli est possesseur d'une belle fortune, accumulée à force de travail et d'honnêteté.

Et la croix de chevalier est venue à propos couronner la vie de l'honnête homme, du philanthrope modeste et du patriote de cœur.

M.

ABORIGÈNES AUSTRALIENS



OUT comme la race indienne d'Amérique, la noire population australienne ne tardera pas à disparaître. Dans un siècle tout au plus, le dernier représentant de cette race abâtardie aura vécu. Tandis que les Indiens ont toujours repoussé avec entêtement les bienfaits de la civilisation qu'ils méprisent, restant insensibles aux vertus et aux passions des blancs et préférant conserver leurs mœurs et leurs vieilles coutumes, les Australiens au contraire, indolents et apathiques par nature, n'hésitèrent pas un seul instant à aliéner leur liberté, à faire le sacrifice de leur indépendance et à accepter toutes les tentations malsaines, que les premiers immigrants faisaient miroiter à leurs yeux. Aussi devinrent-ils bientôt de misérables parasites, imitateurs de tous les vices des blancs.

La race indienne vivait sur un sol rempli de beautés naturelles, rivières impétueuses, montagnes ardues, plaines riches et fertiles, où les poissons, les oiseaux, les animaux sauvages abondaient. Le climat exigeait des habitants la force et l'énergie nécessaires pour lutter avec lui. Le noir Australien était l'enfant d'une contrée immense, aux épais et monotones fourrés, aux plaines tristes et arides, aux rivières somnolentes, au soleil de feu, pays où le gibier était relativement rare. Alanqui au milieu de cette nature endormie, il restait sans vigueur pour repousser les attraits inattendus que lui offraient les blancs.

Les immigrants s'aperçurent vite de la faiblesse morale des habitants de ce noir continent ; ils s'y ruèrent en foule. Ces premiers colons, écume de la nation anglaise, rebut des prisons, hommes sans foi ni loi, perdus de crimes, envahirent comme une horde féroce ce pays aux populations inoffensives, et y commirent toutes les pires horreurs ; se faisant gloire de leur dépravation, ils ne tardèrent pas à entraîner ces noirs sans volonté et sans énergie. L'alcool notamment ne tarda pas à avoir raison de cette race.

Cependant, malgré leur insouciance et leur apathie, les indigènes, ayant à subir toutes les exactions possibles, s'irritèrent ; et une lutte féroce, pleine d'embûches et de traîtrises ainsi que de cruauté, commença de part et d'autre. Les causes les plus fatiles servaient de prétexte aux colons pour commettre des atrocités épouvantables, et déclarer une guerre acharnée à toute la nation australienne. Que pouvaient faire ces malheureux noirs, avec leurs boucliers de bois, leurs flèches et leurs lances, contre des hommes ayant entre leurs mains des armes à feu ? Les indigènes comprirent toute leur impuissance, et, dépossédés de leurs terres, refoulés au loin, exterminés sans trêve ni merci, ils finirent par baisser la tête et se soumirent à la volonté de leurs vainqueurs, ils devinrent presque leurs esclaves.

Dans toutes les parties de l'Australie où la colonisation s'est introduite, la race primitive a accepté ce rôle dégradant pour elle. Les villes regorgent d'indigènes accomplissant de petits travaux insignifiants, se nourrissant des restes que la population blanche leur abandonne, vêtus de défraîqués invraisemblables, mais pouvant se livrer sans contrainte à leurs passions favorites, l'abus du tabac et surtout de l'alcool, avec lequel hommes et femmes s'enivrent si volontiers, diminuant ainsi de tout leur pouvoir l'intervalle qui les sépare encore de leur prochaine disparition.

Un recensement fait en 1704 estimait à un million le nombre d'indigènes habitant le continent

australien ; alors cette contrée se trouvait colonisée depuis peu de temps. En 1881, un nouveau relevé de la population indigène ne mentionnait plus que deux cent mille aborigènes. Ce relevé montre avec quelle rapidité marche la disparition de la race primitive. Déjà, en Tasmanie, le dernier représentant de cette population est mort en 1876. Dans cette partie du continent, cette race est donc complètement éteinte.

Quelques indigènes, mais en petit nombre, occupent les emplois de gardiens de troupeaux, ou d'hommes de peine dans les stations évangéliques ; mais dans ces fonctions ils se montrent indolents et peu soucieux des intérêts qui leur sont confiés. D'autres, en plus grande quantité, font partie des troupes de police à cheval. Leurs anciens instincts les secondent puissamment dans la recherche et la capture des criminels fugitifs, se cachant dans la brousse. La haine sourde contre l'envahisseur, qui sommeille toujours en eux, se réveille bien vite ; alors rien ne les arrête, ni privations, ni fatigues, ni dangers. En capturant ce blanc maudit, ne vengent-ils pas un peu leurs ancêtres de tous les maux qu'ils ont soufferts ?

A l'état libre, à l'état sauvage, l'aborigène Australien est grand, fort, bien proportionné, taillé en athlète, et, malgré son indolence native, on peut le considérer comme un beau type de race humaine. Mais dès qu'il abandonne sa vie indépendante, dès qu'il se laisse prendre au piège des vices de ses vainqueurs, il devient méconnaissable ; l'abrutissement le gagne et ne le lâche plus. Il ne tarde pas à augmenter le nombre de ces misérables créatures avilies par l'ivresse et les excès, et qui pullulent là-bas dans les belles cités australiennes.

CH MARSILLON.

NOTES ET IMPRESSIONS

Dans les relations internationales, tout mystère cache une fourberie.—BARNAVE.

Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle et les hommes comme ils sont.—PASQUIN.

Combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un petit air capable, n'ont ni sens, ni conduite.—PASQUIN.

Il ne faut choisir pour l'épouser, que la femme qu'on voudrait pour ami, si elle était homme.—JOUBERT.

Personne n'est jamais satisfait, et l'on a toujours à compter, sinon avec une révolution, du moins avec une évolution.—JULES CLARETTE.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Hamel, 92, rue Sanguinet ; Joseph Dandurand, 35, rue Rachel ; Joseph Lecomte, 154, rue Beaudry ; F. A. Lemieux, de la banque Ville-Marie ; Dame M. Havar, 172, rue Ste-Elizabeth ; Joseph Boyer, 191, avenue Duluth ; J. B. Barré, 59, rue St-Paul ; Eugène Lafamme, 1572, rue Notre-Dame ; Mlle Antonia Boucher, 104, rue Montcalm.

Pointe Saint-Charles.—C. L. Chartier, 383, rue Centre ; Richard Tuck, 223, rue Ropery.

Sainte-Cunégonde.—Joseph Bouffard, 128, rue Vinet.

Saint-Henri de Montréal.—D. Boileau, 171, rue Saint-Philippe.

Québec.—Dame Delphis Trudel, 57, rue Saint-Réal ; Camille Plamondon, 120, rue Victoria, Saint-Sauveur ; E. Bélanger, rue Saint-Olivier ; Joseph Leblanc, 40, rue Richardson, Saint-Roch ; Dlle Céline Lacroix, 346, rue Saint-Jean ; F. X. Fréchette, 31, rue des Commissaires, Saint-Roch ; Ernest Robitaille, 380, rue de la Reine, Saint-Roch ; Alexandre Patry, 45, rue Bédard, Saint-Sauveur ; Michel A. Laine, 152, rue d'Aiguillon ; V. Marier, 139, rue d'Aiguillon.

Ange-Gardien, Québec.—Edouard Falardeau.

Winnipeg, Manitoba.—Dr J. E. Brindamour, 300, rue Main.

Fall River, Mass.—F. A. Forest, 100, South Main.

Rigaud.—J. Chaillebois.

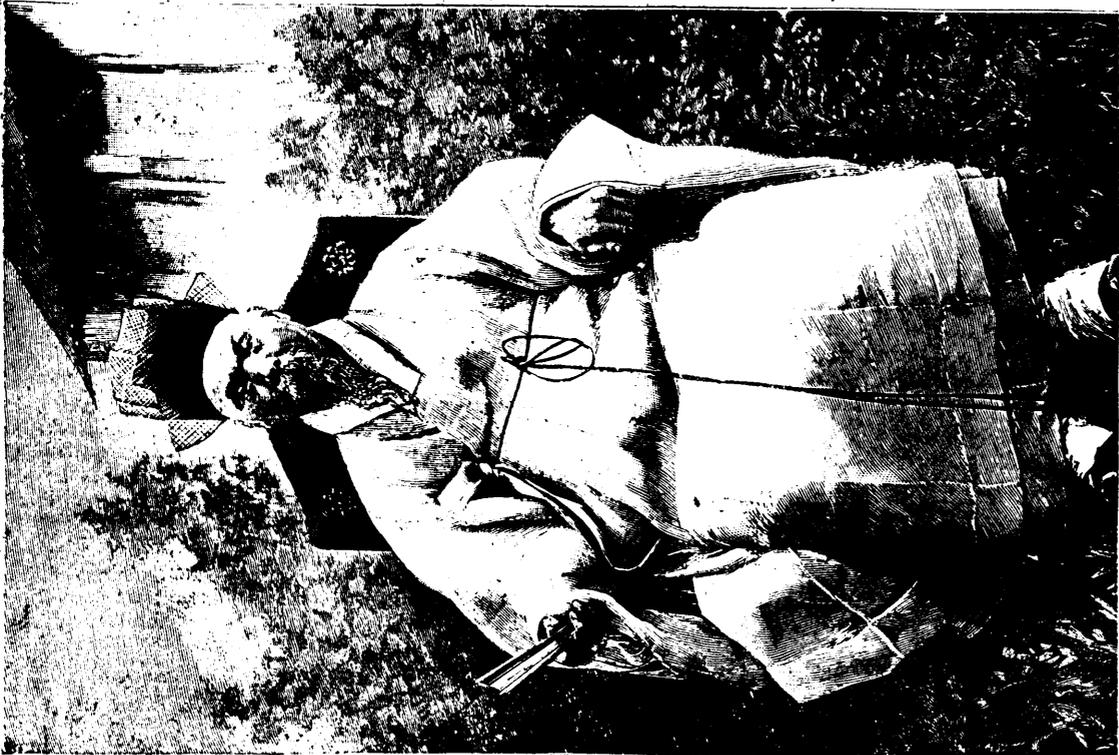
Menominee, Mich.—Dlle Joséphine Javelle.



Ministre des Travaux publics

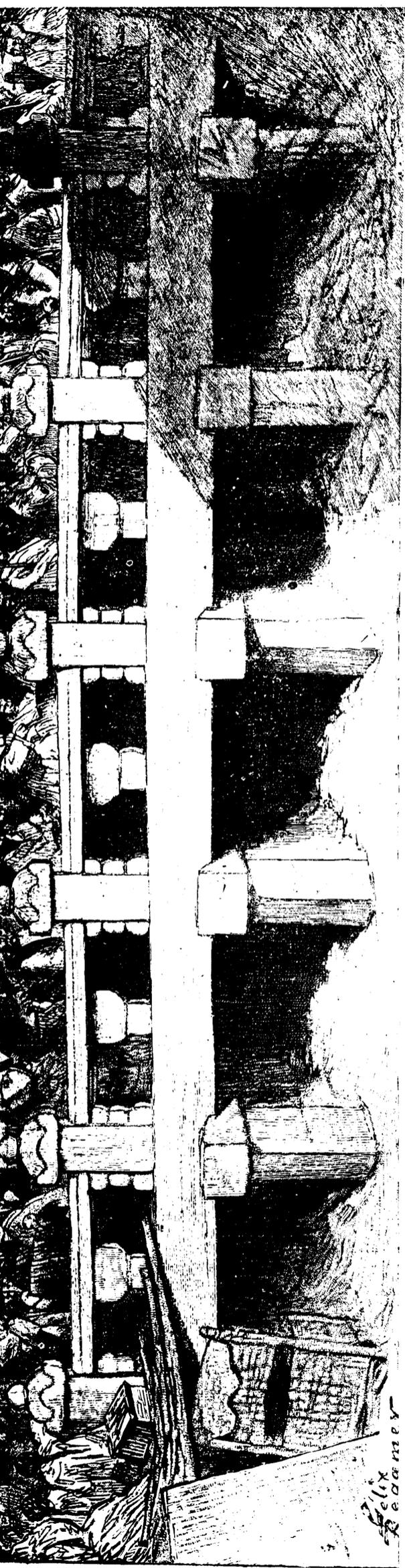


Ministre des Finances



Ministre des Affaires étrangères

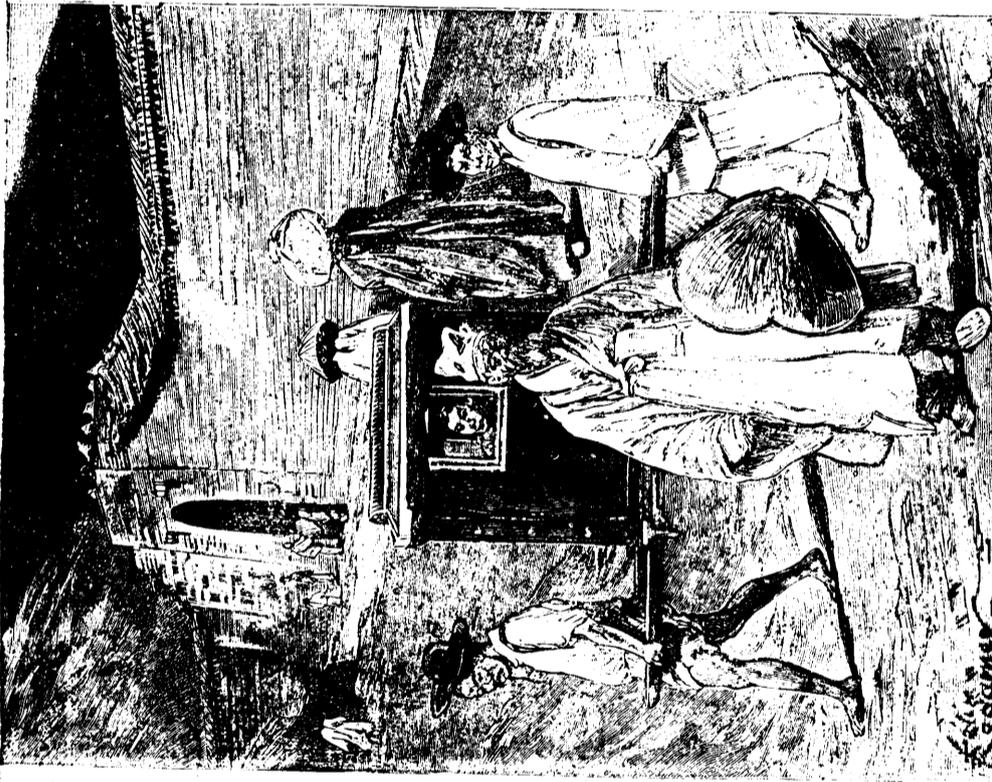




Le cortège royal.



Les refuges du roi.



Une des portes de Séoul.



Village.



Porte du palais du roi.

EN CORÉE. — Dessins de F. Regamy



PATELLA

Dans les éans fougueux de ces bonds convulsifs,
Quand l'Océan grondeur, sous le fouet des tourmentes,
Va briser en hurlant ses masses écumeuses
Autour des flancs rugueux et moussus des récifs ;

Parmi les gémons la patelle accrochée
Ainsi qu'une ventouse à la paroi des rocs,
Résiste à tous les vents, tous les flots, tous les chocs,
Tant elle est au granit puissamment attachée.

Mais que là, tout à coup, l'eau vienne à se tarir,
Et que le vent d'hiver sèche l'herbe des grèves,
La patelle se glace et se laisse mourir....

Ainsi s'était fixé le plus beau de mes rêves,
Ayant l'espoir pour onde et mon cœur pour rocher....
L'onde manquait, le rêve a dû se détacher.

RENÉ PONSARD.

NOUVELLE ACADIENNE

LIONS ET LIONNES



ENCHAINER SON LION !

Elle a trouvé son lion !
Voilà une singulière façon de dire qu'un homme s'est aplati aux genoux d'une femme. Que vous nous enchaînez, mesdames, c'est vrai, mais que nous soyons, par quelque endroit, lions, j'ai peine à le croire.

Du reste, laissez-moi vous raconter simplement une petite anecdote dont je vous garantis l'authenticité. L'autre jour je m'enfonçais, presque seul, sous les charmilles des Jardins du Printemps ; et, comme il faisait chaud et qu'une mollesse générale me montait des jambes au cerveau, je m'assis en face du réservoir, où jouent trois jets d'eau gros comme des fils.

Je ne m'endormis pas, je m'assoupis au bruit de ces robinets et au bourdonnement des mouches. Un jardinier serfouettait les plantes d'un parterre ; rarement une bonne défilait en roulant un panier avec un bébé dedans, vers quelque banc connu du militaire.

En entr'ouvrant les yeux, je discernais vaguement ces choses et aussi les statues de l'Hiver, du Printemps, de l'Été et de l'Automne, c'est à dire Flore, Cérès, Pomone et une Frileuse quelconque, le kiosque en chapeau chinois et la cage du garde.

Alors, je ne sais pas pourquoi, l'histoire de quelqu'un que je connais bien me revint toute entière. Ce quelqu'un a fait dernièrement comme tout le monde, il a été aux bains de mer, cinq ou six semaines, du côté de Fort Royal.

Comme le reste des hommes, mes chères lectrices, il fleurta aussi souvent que le ciel et les femmes le lui permirent.

On le vit tous les jours avec une institutrice, tantôt au cirque ambulante, tantôt en périssoire sur les flots ensommeillés, parfois sur le chemin côtier qui longe, en forme de rampe, le rivage, parfois encore accoudé au piano chantant comme un amoureux accompagné par sa belle.

L'institutrice était d'âge sérieux, ni jolie ni laide ; elle avait plusieurs lopins de terre qui la faisaient héritière. Le regard du citadin, sa pâleur aristocratique, son sans gêne à croquer une scène, à barbouiller une tenture, à jeter sur un coin de tapisserie un bouquet de fleurs peintes lui remuaient le cœur.

Elle l'admirait elle lui aurait avancé une tendresse inconnue elle jusqu'alors, si elle avait osé. La coupe de ses cheveux, le nœud de sa cravate, son coup de langue pour prononcer une banalité, tout avait le don de lui plaire.

Et lui, avec bonne grâce sans doute, et en s'accusant d'être critique et grincheux, trouvait toujours en la pauvre institutrice quelque qualité désirable.

— Prononcez votre *a* plus fermé. Roulez légèrement vos *r*. Vous avez la peau chaude, un tant soit peu, comment dirais-je, rougeaude ; n'abusez pas des épices.

Portez un bonnet comme Mme Carnot, cela élancera votre silhouette ; vous êtes courtaude. Relevez vos cheveux à la grecque, vous corrigerez ainsi ce que votre torse a de trop ramassé.

Quelque nouvelle métamorphose s'opérait chaque jour en l'institutrice. Le citadin finit par la voir avec un œil de presque complaisance ; il l'appela bientôt—Eugénie—tout court. La pêche au bout d'un quai les retenait des heures sans qu'ils s'en aperçussent.

Bref, le soir que l'homme dont je vous entretiens, mesdames, prit congé d'Eugénie, il lui sembla qu'en fleurissant il s'était amolli le cœur. Elle l'accompagna sur le chemin jusqu'au bout d'un pont rustique qui relie les deux rives d'un gros ruisseau ; et là, bien qu'ils ne se fussent jamais parlé d'amour, ils s'arrêtèrent comme des amants.

L'humble et bonne fille ne pouvait décrocher un mot ; le jeune homme si éloquent n'y était plus. Donc, sans parole, la main dans la main, il mit sur la joue d'Eugénie, sur sa joue de solide campagnarde bien élevée, deux baisers de franche amitié qui se noyèrent en deux larmes brûlantes.

Il s'éloignait.

Mais se retournant il dit dans un hoquet :

— Ne pleure pas, Eugénie.

Sans le regarder elle agita la main. Et il pleurait assés, en avançant dans la nuit, seul, si seul qu'il avait peur.

Là, mesdames, que retrouvez-vous du lionceau en ceci ?

La plus terrible vengeance des femmes sur les fleurteurs est de leur inspirer un sentiment profond qui finisse par des larmes.

Et maintenant mon quelqu'un est très perplexé. La campagnarde Eugénie, toute de douceur et de dévouement, pliable, admiratrice et solide comme une bonne bête intelligente et bien dressée, pas hautaine et volontiers acceptant la royauté de l'homme, du citadin, veux-je dire, combat une certaine beauté de la ville. Le champ de bataille est, vous m'entendez, le cœur de mon quelqu'un. Les deux lionnes ne se sont jamais vues ; elles s'ignoraient l'une l'autre.

Le ton change avec la citadine. Elle est coquette et bon cœur aussi ; elle sort de chez la modiste avec une robe neuve tous les mois, elle possède la beauté du diable ; elle cure mensuellement toutes ses économies, ça va de soi ; elle devance la mode de huit jours, c'est réglé.

Mon quelqu'un en est fou, bien qu'elle le tance plus souvent qu'à toutes les pleines lunes.

— Ah ! monsieur, quand cesserez-vous de charroyer vos breloques comme au temps jadis ?

— Mais, miss Annie, je ne sache....

— Je vous veux ainsi. Cachez-moi cela....

— Bon Dieu, ce que je me moque de vos modes !

— Et ce chapeau ?

— Quoi ?

— Hors de saison....

— Je l'ai acheté pour la fête de la reine !

— Maintenant, la mode est aux feutres gris-blanchâtre avec une forme tapée sur les deux oreilles d'une pichenette à la sans souci.

— Faut-il me tourner, miss ?

— Cette coupe de redingote ! Aujourd'hui, depuis six semaines, supposé-je, la queue des redingotes doit vous battre le mollet.

— Oui, on dirait qu'un bouledogue a, d'un coup de gueule, décosu toutes ces queues d'habits !

— Il faut me changer cela ou je ne sortirai point avec vous.

— A votre santé, miss Annie, les gommeux ne manquent pas qui charrient tout dans une jaquette et un pantalon mais rien dans leur tête.

— C'est bien, vous me payerez cela !

Alors c'est un silence, et, comme il croit qu'elle larmoise, il l'attire à lui ; elle le repousse ; il s'irrite ; une petite tempête s'ensuit d'où ils sortent réconciliés un peu boudeurs toutefois, jusqu'au

lendemain, jusqu'au changement des breloques, des coiffures et des queues de redingotes.

Si mon quelqu'un était pris au mot, si Annie s'accrochait au bras de quelque gommeux comme il l'y convie, il serait souverainement malheureux.

Cependant, entre les deux son cœur balance. Il est si doux d'être aimé, et Eugénie la campagnarde l'aimerait tant !

Donner son cœur est pourtant bien bon d'un autre côté ; et Annie la citadine l'a si subitement ensorcelé ; elle semble si gracieusement n'y tenir que comme à une pierre qui n'est pas rare ; elle dédaigne si bêtement tout ce qui ne caresse pas son égoïste personne, que mon quelqu'un est trop honoré de se la garder et de se savoir une place près d'elle, pour se remonter à ses propres yeux.

Mesdames, je ne sais si cela est subtil ou idiot, mais avec Eugénie, il lui semblerait grandir une femme ; dans ce cas peut-être il serait lion ; avec Annie il a les révoltes du lion masqué, du lion aux crocs limés. Bien fin qui devinerait le dénouement. Mesdames, si vous avez quelque expérience en ces matières, envoyez moi donc des conseils. D'eux peut-être, dépendent le bonheur et la liberté de trois personnes.

En tout cas, dites-moi par hypothèse, laquelle, d'Eugénie ou d'Annie, donnera au lion le coup de grâce.

Or, pendant que ma revue s'égrenait de la sorte, sous les grands arbres du jardin, le soleil tomba peu à peu ; les promeneurs envahirent les allées ombreuses ; les claires toilettes miroitèrent entre les tamis des massifs et des bosquets ; le jardinier disparut avec sa serfolette. C'était l'heure des fashionables.

Élancée, orgueilleuse, jolie comme une dryade, une belle s'avancait de mon côté. Je m'apprétais à dévorer des yeux cette promeneuse solitaire dont je ne pouvais distinguer les traits à cause de ces machines que vous portez au-dessus de vos têtes et que vous nommez parasols, lorsque....

— Ah !

— Ah !

— Vous ici, à rêver tout seul !

— Dame !

— Care for a walk ?

— Yes, miss Annie.

Gules Lanois

LES HÉROS DE CRIMÉE

SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL PAR LE TSAR ALEXANDRE III



PRÈS le désastre de la France en 1870, le grand-duc héritier de Russie, devenu depuis Alexandre III, voulant rendre un pieux hommage à la valeur des héros qui avaient combattu sous les murs de Sébastopol et dont la fortune avait trahi le courage pendant la campagne de France, donna

l'ordre de recueillir les récits qui se faisaient dans les veillées des isbas ou dans les chambrées des casernes russes et qui célébraient l'héroïsme des troupes de 1854.

Ces récits, réunis en un manuscrit composé et rédigé par Alexandre III lui-même, sont déposés au musée de la ville qui a été le théâtre de tant de vaillance. On vient de traduire en français cet intéressant document et de le publier sous le titre de : *Souvenirs de Sébastopol*.

Nous en extrayons les passages qui suivent. C'est un soldat russe qui parle :

« ... Quant aux Anglais, ce fut tout autre chose. Chaque fois que nous nous rencontrions, une rixe était inévitable. Ils se mettaient toujours à boxer ; mais nous autres leur envoyions un bon coup de poing, ce qui fait qu'ils n'y trou-

vaient jamais leur compte. Vous ne pouvez vous figurer à quel point, tous, tant que nous étions, nous les détestions ; je vous en citerai un exemple entre mille :

« Un matin, c'était l'automne, passaient au-dessus de nous beaucoup de grues et d'oies. Cela nous fit une distraction amusante, car il était ennuyeux de rester toujours sur le bastion ou sur la batterie en attendant que quelque balle ennemie vint nous abîmer la figure ; donc, pour nous divertir, nous nous mîmes à envoyer des balles dans la direction des volatiles. Les Français, de leur côté, firent de même. Mais les Anglais, peuple économe, ne voulant pas perdre de cartouches inutilement, se contentèrent de regarder les oies, en se léchant les lèvres comme des chats. Nous continuâmes donc à nous amuser à tirer dans le tas ; ce que voyant les Anglais ne cessèrent de se moquer de nous, et des Français ; voilà une drôle d'idée, dépenser des cartouches pour rien ! Soudain, d'une des rangées d'oiseaux, trois oies se séparèrent, tournèrent plusieurs fois dans les airs et enfin viennent s'asseoir à terre entre nous et les Français. Pendant qu'elles décrivaient des cercles dans les airs, ni nous ni les Français n'avions tiré une seule fois ; à peine s'étaient-elles assises sur le sol qu'une grêle de balles commença à pleuvoir sur elles de tous côtés ; les Français s'échauffèrent tellement à ce jeu qu'ils envoyèrent aux oies la mitraille de la batterie voisine. Deux oies tombèrent sur la place, la troisième réussit à s'élever et à s'envoler, bien que nous ayons envoyé à sa poursuite quelques balles tirées précipitamment. Tout cela s'était passé si rapidement que nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Mais, enfin, la chasse est finie, les oies gisent à terre ; l'une d'elles agite encore ses pattes ; nous sortons la tête hors des embrasures et nous les regardons.

« Personne ne tire plus sur elles, mais personne non plus n'ose aller les prendre, et pourtant tout le monde a bien envie de les avoir. Les Français mettent aussi la tête en dehors des embrasures et regardent le spectacle. En un mot, ces oies nous agaçaient joliment les dents. Enfin, tandis que nous étions en train de chercher un moyen quelconque pour pouvoir prendre les oies, nous apercevons sur la redoute Schwartz, un jeune soldat du régiment Sélinguinsky, qui se tient sur le remblai et agite quelque chose qu'il tient à la main.

« C'était un soldat qui, après avoir pris part, lui aussi, au tir des oies, avait ôté son manteau et une de ses bottes, pris la bande de grosse toile qu'il portait en guise de bas, avait sauté sur le remblai et agitait cette bande en signe de paix afin qu'on ne tirât point sur lui. Puis notre soldat descendit le remblai, et tout courant, arriva jusqu'à l'endroit où gisaient les oies. Il saisit une oie de toutes ses forces, la jeta du côté des Français, en criant : « C'est pour vous, celle-ci. » Prenant l'autre oie : « C'est pour nous ! et celle-là — montrant l'oie qui s'envolait — c'est pour les Anglais ! »

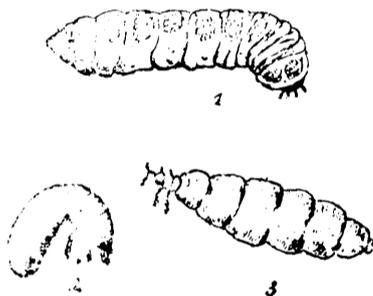
« Soudain une vingtaine de Français accoururent et se lancèrent sur le Sélinguinois en criant : « Bravo ! bravo ! » Le Sélinguinois eut peur, il pensa, comme il l'avoua plus tard, qu'on voulait le prendre pour un lièvre ; aussi, prenant l'oie de la main gauche, il commença à menacer les Français de son poing droit, leur adressant de bien gros mots. Mais ceux-ci l'entourèrent en un instant et, au lieu de le saisir, se mirent à faire « camaraderie » avec lui et à le régaler de rhum.

« Ils le grâchèrent tellement qu'il n'était plus en état de regarder seul la redoute Shwartz ; les Français l'y conduisirent eux-mêmes ; quant à l'oie, il la tenait toujours ferme dans ses mains. Sur la redoute Schwartz, nos soldats, eux aussi, régaleront joliment les Français. Puis, après avoir embrassé tous les soldats de la redoute les Français retourneront gaiement chez eux. Cependant, tout grisé que fut notre Sélinguinois, quand les Français prirent congé de lui, il ne laissa pas de leur désigner du doigt l'horizon en murmurant : « Et celle-là, c'est pour les Anglais ! » Voilà, mon lieutenant, comment les nôtres détestaient les Anglais, tandis qu'avec les Français nous faisions très volontiers « camaraderie. »

CHARLES P.

LES INSECTES COMESTIBLES

Tout est relatif. En y réfléchissant bien, un ver blanc ou une sauterelle, qui ne se nourrissent que de matières végétales, n'est pas plus répugnant, au point de vue alimentaire, que la grenouille qui ne mange que des proies vivantes, que l'écrevisse, si chère aux gourmets, dont la nourriture presque exclusive consiste en viande putréfiée, ou encore que le maquereau qui, dans l'Océan, se régale de tous les immondices et des cadavres qu'y jettent les navires. Vous ne voudriez pas, pour rien au monde, manger un plat de sangues, mets qui figure journellement sur les tables des princes du Japon, mais vous avez avec délices des escargots gluants et des huîtres. Oai, encore une fois, tous les goûts sont dans la nature et en ce qui concerne ce problème si important, l'alimentation, qui est sans contredit le besoin le plus impérieux de la vie, celui qui fait taire les passions les plus ardentes, en ce qui concerne l'alimentation, cisons-nous, l'habitude joue un rôle capital. Combien ne voit-on pas de gens qui, n'ayant jamais mangé d'huîtres, font une grimace de dégoût devant ce mollasque et qui, après avoir surmonté leur première répugnance, en deviennent des amateurs passionnés. En Italie, où l'on a une répugnance prononcée pour le lapin, la grenouille est très prisée. Les Anglais, qui ne peuvent admettre qu'on mange des grenouilles, ne font-ils pas leur régal de la soupe à la tortue ? Encore une fois, tout est relatif, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce fait que certains peuples fassent entrer quelques espèces d'insectes dans leur alimentation. C'est de ces insectes comestibles que nous voulons parler aujourd'hui, car, ne l'oublions pas, ces insectes sont plus propres, plus sains, et ont eux-mêmes une meilleure alimentation que certains animaux beaucoup plus haut placés dans l'échelle des êtres, tel que le porc, par exemple, qui se régale de toutes les ordures qu'il rencontre.



1 Cossus des anciens (larve du *Cerambix heros*) — 2 Ver blanc (larve de hanneton). — 3 Termitte d'Afrique (femelle gonflée d'œufs)

Les Romains du temps de Pline étaient certainement des gens délicats, ils mangeaient cependant une grande larve qui se loge dans l'intérieur de certains arbres ; l'animal portait le nom de *cossus* et on l'engraissait avec de la farine.

Les auteurs modernes sont encore très divisés sur la question de savoir ce qu'était le véritable *cossus* des anciens. La larve désignée sous ce nom n'était certainement pas celle du *cossus* rongeur que l'on trouve dans les vieux ormes et les vieux chênes, puisque Pline nous dit que l'insecte parfait auquel elle donnait naissance, portait de longues antennes, tandis que le *cossus* rongeur (*cossus ligniperda*) est un papillon ayant au contraire, des antennes très courtes. Il est très probable que le *cossus* que mangeaient les Romains, était la larve du beau coléoptère connu sous le nom de capricorne héros (*cerambix heros*). Cette larve vit trois ou quatre ans dans l'intérieur des vieux chênes, où elle creuse de nombreuses galeries ; elle mesure à l'état adulte, environ 0 m, 08 et est de la grosseur du doigt. C'est à juste titre qu'on la considère comme un des fléaux de nos forêts.

Si les Romains, qui étaient de fins gourmets, mangeaient avec délices cette grosse et juteuse larve, pourquoi trouverions-nous extraordinaire que certaines peuplades de l'île de Madagascar estiment aujourd'hui les vers à soie frits un mets

excellent ? Quelques officiers de marine ont eu la curiosité de goûter ce plat et ils sont unanimes à le trouver exquis.

De même plusieurs voyageurs ont goûté la *calandra palmarum* ou ver palmiste, qu'aux Antilles on fait rôtir en petites brochettes et qui, paraît-il, constitue un des meilleurs plats des grands dîners du pays.

Nous avons vu nous-même, il y a quelques années, non pas aux Antilles, mais bien en France, un de nos amis, exempt de préjugés, se régaler avec un plat composé d'une douzaine de vers blancs (arves du hanneton) qu'il avait fait rôtir au beurre, après les avoir roulés dans de la farine, et, certes, ces croquettes d'un nouveau genre avaient une teinte dorée superbe et dégageaient une odeur très appétissante...

Nous ne mentionnons que pour mémoire les Chinois, qui mangent des asticots ou larves de mouches, accommodés à diverses sauces, et certaines peuplades africaines, notamment les Hottentots, qui pas ent des heures entières à fouiller les chevelures incaltes de leurs négillons pour dévorer avec avidité le menu gibier que leur procure cette chasse toujours très fructueuse... Encore une fois, tous les goûts sont dans la nature... Mais arrivons aux sauterelles, qui constituent sans contredit les insectes comestibles les plus importants.

L'usage de manger des sauterelles est très ancien, il s'est conservé aujourd'hui dans bon nombre de pays. Les Hébreux appréciaient beaucoup ces insectes ; le peuple d'Athènes goûtait beaucoup les femelles de sauterelles chargées d'œuf.

En Egypte et au Maroc on trouve des charrettes de sauterelles sur tous les marchés. A Bagdad, des marchands de pommes de terre frites, chez nous, des sauterelles (*acridium peregrinum*) cuites et prêtes à être mangées.

Les sauterelles se mangent tantôt bouillies, cuites avec du beurre, après qu'on leur a enlevé les ailes et les pattes, tantôt simplement rôties sur les charbons avec du sel ; on en voit abondamment dans les marchés publics d'une grande partie de l'Asie et de l'Afrique centrale et septentrionale.

Le grand explorateur Dr Livingstone déclare que les sauterelles constituent un véritable bienfait pour les populations africaines, dans certaines circonstances. Il a trouvé désagréables les sauterelles bouillies ; mais grillées, elles valent, affirme-t-il, les meilleures crevettes, dont elles ont à peu de chose près le goût.

Le même voyageur rapporte que les termites, ces fourmis dévastatrices, non moins terribles que les sauterelles, ne sont pas moins goûtées par certaines peuplades africaines. Ce sont surtout les femelles pleines d'œufs, dont le ventre devient alors deux mille fois plus gros que le reste du corps et qui atteint 0 m, 15 de longueur, ce sont ces affreuses bêtes qui sont surtout recherchées.

L'illustre explorateur nous apprend, qu'ayant reçu un jour la visite d'un chef bashman, il lui offrit en signe de bienvenue, une tartine de confitures d'abricots, en lui demandant s'il avait jamais rien goûté d'aussi bon.

— Avez-vous mangé des termites ? répondit l'Africain

— Non, fit le docteur.

— Eh bien ! reprit le chef, si vous aviez mangé quelques femelles pleines d'œufs, vous ne souhaiteriez jamais manger quelque chose de meilleur.

A. LARBALETRIER.

— Quelle différence y a-t-il entre un jeune médecin et un vieux docteur ?

— C'est que le premier rugit quand on lui offre des honoraires et que le second rugit quand on ne lui en donne pas.

Nos chères lectrices veulent-elles faire une lecture agréable ? Oai, eh bien qu'elles s'empressent d'acheter la *Petite*, le dernier succès de Paris et le plus alléchant roman d'Edouard Cado. Prix : 5 cents. G.-A. et W. Damont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

NOTES & FAITS

Beautés physiques du Canada

Les principales beautés du Canada sont les Montagnes Rocheuses et les Laurentides, les plaines des territoires du Nord Ouest et les grands lacs de l'intérieur.

* * * *

La femme à choisir

Si votre fiancée manifeste une prédilection marquée pour Strauss, elle est frivole ; pour Beethoven, elle est acariâtre ; pour Liszt, elle est ambitieuse ; pour Verdi, elle est trop sentimentale ; pour Mozart, trop prude ; pour Offenbach, elle est étourdie ; pour Wagner, elle est touquée.

La femme à choisir est celle qui ne sait pas jouer du piano.

* * * *

Variétés judiciaires

Il y avait autrefois, en Danemark, lisons nous dans le *Musée des Familles*, une loi qui autorisait tout noble à tuer un roturier sous la seule condition de déposer un écu sur le cadavre. Un des rois du pays, ayant inutilement cherché à déraciner cet abus, n'en pu venir à bout qu'en rendant une loi qui autorisait un vilain à tuer un noble, sous la condition de déposer deux écus sur le cadavre.

Dès lors les uns et les autres donnèrent à leurs capitaux une autre destination.

* * * *

Le suicide d'autrefois

Autres temps, autres façons d'envisager les choses. La Mosaïque historique du *Musée des Familles* en cite cet exemple caractéristique :

A Soanli, ville de l'ancienne Grèce, le suicide non seulement était permis, mais la loi ne permettait pas que les hommes y vécussent plus de soixante ans. "A cet âge, disait-on, on n'est plus en état de jouir de la vie, et moins encore de servir la république. Il ne reste rien de mieux à faire que de mourir."

Le jour qui devait terminer la vie d'un vieillard était un jour de fête. Le front ceint d'une couronne de fleurs, il prenait une coupe empoisonnée et se plongeait dans un sommeil éternel en présence de sa famille et de ses amis.

* * * *

L'amour clairement expliqué

Tout le monde connaît la chanson, et ça ne nous rajeunit pas, qui a ce refrain :

L'amour, qué qu'est qu'ça, mamm'selle ?
L'amour, qué qu'est qu'ça !

Eh bien, M. Gaston Dauville vient d'en donner la définition dans un traité très sérieusement établi : "L'amour, dit l'auteur, est une entité émotive spécifique, consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état affectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation, par la mise en œuvre d'un processus mental spécialisé, d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel sur un individu de l'autre sexe. Le plus souvent, ce phénomène s'accompagne d'exaltation du désir."

Ouf...

* * * *

Variété morales

Un sieur Lassagerie, qui, en 1599, adressa au roi Henri IV une remontrance pour demander qu'un châtiment exemplaire fût fait du blasphémateur, donne à la fin de sa requête cette curieuse définition du mal qu'il voulait voir extirper.

"Le blasphème est le crime de lèse majesté divine, le mépris de Dieu, l'âme de l'ingratitude, le

témoin de l'impiété, l'éclipse de la dévotion, l'ennemi de la foi, le scandale de l'Eglise, le tonnerre de la terre, la frayeur des élus, l'organe de l'Antéchrist, la mélodie des enfers, le prix de la vanité, l'assurance des affronteurs, la parenthèse des superbes, l'indice de la malice, la mort de la vertu, le sépulcre de la bienséance, la perte des âmes, la gargène du péché, la ruine du royaume, la cause du décret du ciel contre les princes ; bref, le blasphème est la lie du calice de l'ire (colère) de Dieu, et l'alambic qui distille sa malédiction sur nous ; et la continuation est l'acte de réprobation ; très heureux le roi qui chasse de son royaume ou anéantit ce monstre."

* * * *

Souvenir académique

M. Caisimir Bonjour, qui fut surnommé le candidat perpétuel à l'Académie, se présente pour faire sa visite chez un des Quarante. Une femme de chambre vint lui ouvrir la porte.

— Votre nom, monsieur ? dit-elle.

Le candidat répond, avec son plus gracieux sourire :

— Bonjour.

Flattée de cette politesse, la jeune fille répond :

— Bonjour, monsieur ; voulez-vous me dire votre nom ?

— Je vous dis : Bonjour.

— Et moi aussi, bonjour, monsieur ; qui faut-il que j'annonce ?

— Et ! Bonjour ! c'est mon nom.

La camériste comprit alors qu'au lieu de dire : Bonjour, monsieur, il fallait dire : Monsieur Bonjour.

* * * *

Histoire de la science

— Qu'est-ce donc que cette chimie qui a rendu votre maître si célèbre ? demandait-on un jour au domestique de Berzélius.

Et lui, gravement :

— Je vais vous le dire. Je commence par lui apporter toutes espèces de choses dans de grands vases ; il en met le contenu dans des bouteilles, dans de petites fioles, dans des bocaux ; enfin, il verse le tout dans deux grands seaux, que je vais vider à la rivière. Voilà ce que c'est que la chimie.

La réponse valait bien la demande, mais qui sait si ce prétendu ne sif n'était pas un gaillard fort spirituel, qui avait jugé convenable de se mettre au niveau du questionneur.

Cela nous rappelle, d'ailleurs, un fait que le célèbre compositeur Grétry rapporte dans ses *Mémoires* :

— Une nuit, dit-il, pendant que je travaillais à *Richard Cœur-de-Lion*, je sonnai mon domestique pour avoir du feu dans mon cabinet de travail.

— Eh ! fit-il, ce n'est pas étonnant que vous ayez froid, vous êtes toujours là à ne rien faire.

* * * *

Histoire de la bière

Quelle est l'origine de la bière ? Elle se perd dans la nuit des temps. Cependant, si l'on s'en rapporte à M. Fournier, on pourrait lui fixer une date approximative : de l'an 800 à 1,000 de notre ère. Mais, bien avant on préparait du vin d'orge ; c'est pour cette raison que l'on accorde à la bière une origine égyptienne. Les Pharaons auraient eu une brasserie importante à Peluse. On a trouvé dans les hiéroglyphes de divers obélisques la mention de la bière ; on la retrouve aussi inscrite sur les monuments des bords de l'Euphrate, c'est-à-dire vingt siècles avant notre ère ! Xénophon la signale 400 ans avant Jésus-Christ. César et Tacite racontent que les Germains n'avaient pas de vin, mais une boisson de grains fermentés ne constituait pas la bière actuelle. Ce fut vers le neuvième et le dixième siècles qu'on se servit de houblon en France et en Bavière. L'usage s'en est généralisé au douzième siècle. L'Angleterre défendit la fabrication des boissons fermentées jusqu'au seizième siècle, et ce ne fut qu'au dix-septième que la bière houblonnée se répandit en ce pays. On sait si aujourd'hui elle a envahi tous les pays du nord et du centre de l'Europe.

Sublime quatrain

C'est Victor Hugo qui a écrit le sublime quatrain suivant, au bas d'un crucifix :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit ;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit ;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure ;

* * * *

L'île Sainte-Hélène

L'île Sainte-Hélène fut découverte par les Portugais en 1501, le 1er mai. Ils lui donnèrent le nom de la mère de l'empereur Constantin, celle à laquelle les chrétiens doivent la découverte de la vraie Croix, et qui, dans le martyrologue romain, porte le nom de sainte Héléne.

Napoléon 1er succomba dans la nuit du cinq mai, à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Voici comment un de ses serviteurs raconte les phénomènes surnaturels qui s'accomplirent durant l'agonie de l'empereur.

Pendant qu'une vive consternation remplissait Longwood, l'île Sainte-Hélène et l'Océan étaient en proie à une furieuse tempête. Déjà une comète nous était apparue, et les marins superstitieux avaient vu là un signe fatidique. Napoléon à qui on avait parlé de cela, montra par la contraction des muscles de sa physionomie, l'impression pénible que cet astre malfaisant produisait sur lui ; mais dans cette nuit d'horreur, dans cette nuit avant courrière de la plus grande perte que le monde pouvait faire, un ouragan des Antilles tombait sur nous ; sa véhémence ébranlait jusqu'aux rochers qui soutenaient Longwood.

Des fleuves d'eau chutaient du ciel, dont lesataractes semblaient ouvertes : ils se précipitaient, ils roulaient en vagues immenses, entraînant les buissons, les arbres et la terre autour de nous. Le saule sous lequel Napoléon prenait ordinairement le frais avait été enlevé le premier, toutes nos plantations venaient d'être déracinées et emportées sur les montagnes, dans les abîmes ou volaient vers la nuit.

... Rien de ce qu'aimait Napoléon ne devait lui survivre : tout fut détruit, dispersé, anéanti dans cette horrible nuit.

Ces vers de Victor Hugo sont le commencement de ce tableau :

En Corse, à Sainte-Hélène encore,
Dans les nuits d'hiver, le mocher,
Si quelque orageux météore,
Brille au sommet d'un noir nocher,
Croit voir le sombre capitaine,
Projetant son ombre lointaine,
Immobile croiser ses bras :
Et dit que pour cette dernière fête,
Il vient régner dans la tempête,
Comme il régnait dans les combats !

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Un journal parisien fait remarquer que toutes les demoiselles de magasin sont vêtues de noir.

C'est sans doute parce que les affaires sont mortes.

* *

Chez la modiste :

— Ce chapeau ne me déplaît pas ; mais ne pourriez-vous ôter cette plume ?

— Oh ! madame se trompe. Cette plume est du meilleur effet ; elle rajeunit madame de dix ans.

— Vraiment ? alors mettez-en deux !

* *

Distribution de prix :

Et moi aussi, raconte un vieux cancre, je suis sorti le premier de tous les élèves.

— Quand donc ça ?

— Quand on m'a mis à la porte du collège.

* *

Le mari mourant.— Console-toi, ma chère. Le bon Dieu permettra, quand je serai mort, que tu trouves un autre mari.

La femme en pleurs.— Ça m'éprouve. Voilà trois fois que je me marie, et c'est toujours de pire en pire.

CHOSSES ET AUTRES

—Parmi toutes leurs excellentes qualités, les Chinois ont celle de ne jamais permettre à leurs femmes de se laisser photographier.

—L'arbre-pleureur des îles Canaries produit une plaie continuelle, c'est à dire que l'eau coule constamment de ses feuilles.

—La population des Etats-Unis comprend 7,470,000 nègres, 107,475 Chinois, 2,039 Japonais et 58,806 sauvages civilisés.

—Les *Night Owls*, la fameuse compagnie de vaudeville, de Manchester, est au Royal cette semaine. On joue, cette année, un nouveau burlesque intitulé : *A All Night Hotel*.

Mlle Renée Nelson est la première chanteuse de la troupe. Elle est environnée d'une pléiade de danseuses et d'actrices de génie. Le cœur comprend vingt voix de femmes. On dit que Manchester n'a jamais eu de meilleure troupe.

LES FIANÇAILLES DE LORETTE

No 8 de la Bonne Littérature Française, par Ph. Saint-Hilaire, 10 centimes

Cet ouvrage surpasse en style et en émotions tout ce que "La Bonne Littérature Française" a publié jusqu'à ce jour.

Lorette, l'héroïne de ce drame émouvant, est une jeune fille très chrétienne, douée d'un patriotisme admirable. Française, elle aime la France comme l'aiment tous ses enfants, et se désole de ne pouvoir rien faire pour la défense de sa patrie. Ce drame se passe en temps de guerre (1870) et Lorette, qui ne peut voler au secours de la France, veut que son fiancé soit soldat, et fasse généreusement le sacrifice de ses rêves de bonheur.

En lisant ces pages on est ému jusqu'aux larmes, et les lecteurs seront touchés de tant d'abnégation de la part de cette jeune fille aimante, patriote et ardente.

L'auteur ferme son livre par un dénouement tout à fait inattendu. Ce volume est en vente pour 10 centimes dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs.

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs de la "Nouvelle Société de Publications Françaises", 25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

En vente à Québec chez MM. Chs Vailancourt, 82, rue Saint-Joseph, St-Roch; J. O. Filteau, libraire, rue Buade; E. Béland, 271, rue Saint-Jean.

BUREAU

De Rédaction et de Traduction en langue française, anglaise et italienne

Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'ouvrir, au No 1950 de la rue Ste-Catherine, un bureau pour la rédaction, la traduction et la transcription au clavographe de lettres, circulaires et documents de toute nature, littéraires, légaux, commerciaux, etc., en langues française, anglaise et italienne.

On enseignera à ce bureau les trois langues et on y donnera des leçons de sténographie française, clavographie, etc.

On s'occupera aussi de travaux de comptabilité, tels que tenue de livres, collections, etc.

Le soussigné promet satisfaction complète, tant sous le rapport de l'exécution que sous celui des bas prix, à tous ceux qui lui feront l'honneur de lui confier leurs travaux, et il invite ses amis et le public en général à lui faire une visite.

Heures de bureau : de 8 h. à 10 h. du matin, et de 3 h. à 6 h. du soir.

J. SEPH GENEST, 1950, rue Ste-Catherine.

LES ECHECS

ECHECS ET JOUEURS D'ECHECS

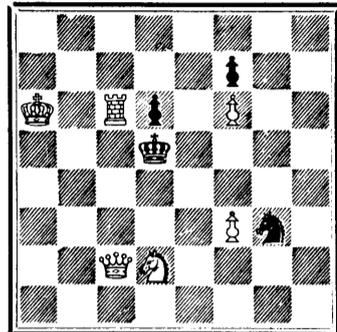
Ne joue jamais avec des gens beaucoup

plus âgés que toi : si tu es certain de leur défaite, sais-tu s'ils pourront la supporter.

Tu gagnes, point de commentaires sur le jeu de ton adversaire ; tu perds, point de critique sur le tien ; dans le dernier cas, ce serait diminuer son mérite ; dans le premier, ce serait de la prétention.

PROBLEME No 167

Composé par M. Ch. Schletcher
Noirs.—6 pièces



Blancs 10—pièces
Les Noirs jouent et font mat en 3 coups

A CORRIGER.—Dans la fin de partie publiée sous le No 167, les deux mots Noirs et Blancs doivent être transposés

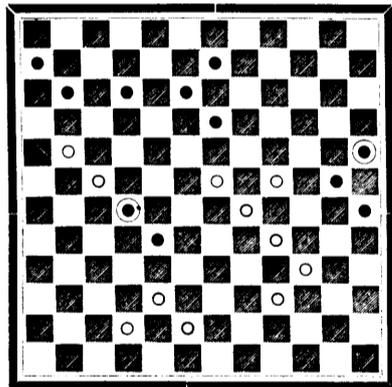
SOLUTION DU PROBLEME NO 167

Noirs	Blancs
1 T pr P, échec	1 P pr T
2 P 4 C, échec	2 R joue
3 T pr P, échec et mat.	

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 152

Composé par M. Nap. Contant, Montréal
Noirs.—11 pièces



Blancs.—11 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 150

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
47	40	34	47
46	39	33	57
56	49	43	56
58	51	47	71
51	49	71	38
44	22	28	15
41	4	30	41
4	36 gagnent		

Solutions justes par M. J. P. Cousineau
Ottawa; N. Vinet, Montréal.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent. report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'AYER

Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une application depuis conservé ma chevelure en bonne condition." —Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une promptitude de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." —Mrs. A. WEBER, Polymia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le

Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER
Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal.
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire.— 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES
De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

17 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
19 Juin— " " " " 18 Août
26 Juin— " " " " 25 Août
17 Juil.— " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	
Boston.....	
Estavan.....	\$28.00
Binscarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Moosejaw.....	
Yorkton.....	
Prince Albert.....	\$35.00
Calgary.....	
Red Deer.....	\$40.00
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

2, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY, I. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2118.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Il ne rentra à Paris que le lendemain un peu avant midi. Mais ayant été prévenu, le sculpteur sur bois n'avait pas été inquiet.

Vers deux heures de l'après-midi, après avoir déjeuné avec son père, Paul se rendit à son atelier.

Albert Picot, un des jeunes artistes avec lesquels Paul s'était rencontré au café du "Rat mort" quelques jours auparavant, était venu dans la matinée pour le voir et lui avait laissé une lettre, écrite dans la loge des concierges.

Albert écrivait :

" Mon cher Paul,

" Ne vous trouvant pas, je vous laisse ces quelques lignes

" Comme je vous l'avais promis, je suis allé hier à Bougival, accompagné de notre camarade Philippe Vincenot. Nous espérions bien voir quelques-unes des dames qui fréquentent ces parages et savoir par elles le nom et l'adresse de votre mystérieuse inconnue. Mais quelle déception ! Nous avons trouvé fermé le bal des Canotiers. Le dernier bal de la saison avait eu lieu le dimanche précédent. Plus de canotiers à Bougival et, naturellement, plus de canotières.

Nous avons très bien dîné à votre restaurant Prestrot Souvent, afin de de nous consoler de revenir bridouille.

" Mais je ne suis pas découragé ; je vais y mettre au contraire de l'acharnement. Je connais assez ces Gigolettes que l'on voit à la Reine-Blanche et à l'Elysée Montmartre, pour que quelques-unes parmi elles ne soient pas des habituées du fameux bal de Bougival.

" Comptez sur moi, mon cher Paul ; n'importe à quel prix je saurai qui est la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat."

Sa lecture achevée, Paul laissa échapper un long soupir. Puis un sourire doux et triste effleura ses lèvres.

— Puisqu'il faut attendre, murmura-t-il, j'attendrai.

Un instant il s'absorba dans de sombres pensées, mais un instant seulement, car le souvenir de Georgette le ramena à des idées plus riantes.

Le jeune artiste continua ses visites à Montlhéry. Sachant que c'était surtout le jeudi et le dimanche que la jeune fille sortait avec les deux enfants, il partait le mercredi dans l'après-midi et rentrait le jeudi soir ; et le samedi soir pour ne revenir le plus souvent que le lundi matin.

Par exemple, il ne perdait pas son temps, il travaillait ; dans la matinée et l'après-midi il prenait des vues, croquait de jolis coins de paysages qui enrichissaient ses albums.

Son père voyait tout cela et le complimentait. Le bon sculpteur sur bois croyait voir des paysages pris de tous les côtés dans les environs de Paris, car Paul s'était bien gardé de lui dire qu'il n'allait jamais ailleurs qu'à Montlhéry.

L'artiste n'avait plus à se faire illusion, à chercher à se tromper sur la nature de ses sentiments ; il aimait Georgette. Ah ! il le sentait bien aux battements de son cœur, au bonheur qu'il éprouvait en la revoyant.

Et la jeune fille, de son côté, ne dissimulait plus le plaisir que lui causait la présence de Paul.

Mais ils étaient l'un et l'autre très réservés et apportaient dans leurs entrevues la plus grande prudence. Le jeune homme avait un profond respect pour Georgette et prenait un soin extrême à écarter les soupçons qui auraient été une cause d'ennuis pour la pauvre enfant.

L'aubergiste ne s'apercevait de rien. Lui et la servante maîtresse avaient de la considération pour l'artiste, qui faisait au "Faisan doré" d'assez fortes dépenses.

Un soir, revenant de la campagne un peu avant l'heure du dîner, Paul fut frappé de l'expression d'abattement que présentait la physionomie de Georgette ; il remarqua que ses yeux étaient rougis par les larmes.

— Vous avez pleuré, dit-il.

— Ah ! cette fille est bien méchante !

— Que vous a-t-elle fait ? Dites-le-moi.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

Elle craignait qu'on ne les observât et elle s'éloigna pour se livrer à ses occupations habituelles.

Quand elle servit le dîner, Paul toucha à peine aux plats ; il attachait sur elle des regards anxieux. Il la savait malheureuse, mais ne l'avait pas encore vue aussi attristée. Que s'était-il donc passé dans la journée ? Ne pouvant le savoir, il était à la torture.

Il monta de bonne heure dans sa chambre, mais ne se coucha pas. Il savait que la jeune fille le devait passer devant, il l'attendit. Vers dix heures, entendant les pas de Georgette, il ouvrit doucement la porte et arrêta la jeune fille au passage.

— Mademoiselle Georgette, lui dit-il avec une émotion contenue, de grâce dites-moi pourquoi vous avez pleuré. Sachez-le, je ne puis vous voir souffrir sans souffrir comme vous.

— Ne vous inquiétez pas à cause de moi, monsieur Paul, répondit-elle ;

c'est peu de chose. J'ai eu, il est vrai, un moment de découragement, demain il n'y paraîtra plus.

— Mais vous ne me dites pas ce que l'on vous a fait ; je vous en prie, ne me le cachez pas.

A ce moment des pas lourds et le frottement d'une jupe se firent entendre dans l'escalier. C'était la grosse servante qui, à son tour, montait se coucher. Georgette, n'ayant plus le temps de gagner sa chambre, allait être surprise dans le corridor. Paul le comprit et attira vivement la jeune fille dans sa chambre.

Pendant quelques instants, également émus, ils restèrent immobiles, silencieux.

Sans se douter de rien, Clarisse était entrée dans sa chambre et les deux jeunes gens l'entendirent refermer sa porte.

Alors, Paul prit les mains de Georgette et, la regardant avec une expression de tendresse indicible :

— Mademoiselle Georgette, dit-il, confiez-moi vos chagrins, dites-moi ce que l'on vous a fait.

— Une scène odieuse a eu lieu dans l'après-midi, cette femme m'a insultée, outragée devant plusieurs personnes ; et quel langage, quels mots !... j'en rougis encore de honte.

— La misérable ! Et lui ?

— Il a bien essayé d'intervenir ; mais que pouvait-il faire ? Il a peur de cette fille !

Paul était indigné et sa colère s'épanchait en termes violents contre la lâcheté de l'un et la cruauté de l'autre. Puis il trouva dans son cœur de douces paroles pour consoler la jeune fille, pour lui persuader que toutes ces vilénies glissaient sur elle sans l'atteindre.

Elle le regardait, souriante, et peu à peu toute amertume disparaissait de son âme. Un grand apaisement se faisait en elle et elle sentait que l'affection du jeune artiste la dédommageait de toutes ses peines.

Jamais, aux yeux de Paul, elle n'avait paru aussi charmante, aussi délicieusement belle que dans ce moment où ses yeux reflétaient un sentiment que, jusqu'alors, elle s'était efforcée de comprimer.

— Mademoiselle Georgette, reprit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion, je n'ai pas à vous l'apprendre, vous l'aviez deviné, vous le savez, je vous aime !

— Monsieur Paul, balbutia-t-elle toute tremblante.

— Je vous aime, Georgette, je vous aime, je vous adore ! Avant ce jour où vous m'êtes apparue au bord de la rivière, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, mon cœur ignorait les douces émotions que vous lui avez fait connaître ; c'est vous, Georgette ma bien-aimée Georgette, c'est vous qui avez fait naître en moi ce sentiment divin que l'on appelle l'amour et qui est le ravissement de l'âme !

Rougisante et plus tremblante encore que tout à l'heure, elle avait baissé les yeux.

— Oh ! Georgette, s'écria Paul, si vous saviez comme je vous aime !

— Paul, monsieur Paul, oui, je crois que vous m'aimez, répondit-elle d'une voix oppressée ; mais je vous en conjure...

— Vous avez raison, Georgette, dit-il ; si grand que soit mon amour, il ne doit pas me faire oublier que je dois vous respecter.

— Paul, dit-elle avec une sorte d'anxiété, vous reviendrez ?

— Si je reviendrai ! Pouvez-vous me demander cela ! Est-ce que je pourrais, maintenant, me passer de vous voir et d'entendre votre voix ?

Elle marcha vers la porte.

— Georgette, lui dit-il tristement, est-ce ainsi que vous me quittez, sans m'avoir dit si vous m'aimez !

Elle revint vers lui.

— Paul, je vous aime, dit-elle.

— Ah ! s'écria-t-il, vous êtes à moi comme je suis à vous !

Georgette sortit sans bruit de la chambre.

* *

M. et Mme Delmas avaient appris par leurs enfants, Henri et Germaine, que Georgette rencontrait souvent dans les champs un jeune homme qui faisait de beaux dessins et qu'ils causaient longtemps ensemble.

M. Delmas sut bientôt que ce jeune homme, un artiste bien sûr, avait loué une chambre à l'hôtel du "Faisan doré," et qu'il y prenait ses repas lorsqu'il venait à Montlhéry.

Nous savons tout l'intérêt que le ménage Delmas portait à Georgette ; ils crurent voir dans le jeune artiste un de ces séducteurs comme il y en a tant, et s'inquiétèrent. Mme Delmas interrogea adroitement la jeune fille, qui n'avait pas à cacher que le jeune artiste s'appelait Paul Lebrum et qu'il habitait avec son père, un sculpteur sur bois, établi rue Saint-Maur, à Paris.

— C'est bien, dit à sa femme le secrétaire de la mairie, je saurai bientôt ce qu'est au juste ce jeune homme.

Et quand il eut les renseignements qu'il désirait et qui étaient tou

favorables à Paul Lebrun et à son père, il n'en fat que plus soucieux et plus inquiet, et il communiqua son inquiétude à sa femme.

Sans doute, Georgette n'aimait pas encore le jeune peintre ; mais ce malheur pouvait arriver, et il n'était que temps de mettre la jeune fille en garde contre les impressions de son cœur.

Or, M. Delmas se trouva chez lui un jour que Georgette vint faire une visite à la paralytique. Il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de conseiller à la jeune fille de se montrer très réservée et même très froide vis-à-vis de l'artiste.

M. Delmas amena la conversation sur le jeune homme qui, selon lui, était bien longtemps à dessiner des paysages aux environs de Montlhéry.

—Mais il ne vient que deux fois par semaine, ne put s'empêcher de faire observer Georgette.

—C'est vrai, répliqua M. Delmas ; mais il arrive le mercredi et reste jusqu'au jeudi soir ; il arrive le samedi et ne s'en retourne à Paris que le lundi. En somme, il est plus à Montlhéry qu'à Paris dans son atelier. Vous a-t-il dit, Georgette, quelle était exactement la position de son père et la sienne ?

—Non, monsieur.

—Eh bien, ce qu'il n'a pas cru devoir vous dire, je vais vous l'apprendre. Son père, M. Lebrun, sculpteur sur bois, n'est pas, comme vous avez pu le supposer, un simple ouvrier ; il a un grand talent comme sculpteur, et occupe dans son atelier une quinzaine d'ouvriers. C'est un homme connu, un véritable artiste, dans son genre, d'une parfaite honorabilité et qui, au su de tout le monde, a amassé une fort jolie fortune. M. Lebrun n'a qu'un fils, ce jeune homme que vous connaissez, qu'il aime et dont il est fier. Et c'est à juste titre, car Paul Lebrun est d'une conduite irréprochable et a devant lui un magnifique avenir. Tout jeune encore, il est déjà connu et apprécié ; il n'est pas un débutant qui essaie, étudie et cherche sa voie ; c'est un artiste fait, qui a créé déjà plusieurs œuvres remarquables. Mais il faut dire qu'il a été élève de l'école des Beaux Arts, qu'il a obtenu le premier grand prix de Rome, et qu'il est resté plusieurs années en Italie afin de se perfectionner dans son art par l'étude des grands maîtres de l'école italienne. Il n'est revenu à Paris que depuis quelques mois.

Voilà, ma chère Georgette, ce que sont ces messieurs Lebrun père et fils. J'ai tenu à avoir ces renseignements pour vous les communiquer, et cela dans votre intérêt, vous le comprenez.

La jeune fille avait écouté avec la plus grande attention, mais aussi avec une émotion qui n'avait pas plus échappé à M. Delmas et à sa femme que la subite pâleur qui avait envahi son visage.

—Mauvais signes ! pensèrent en même temps les deux époux.

Et comme la jeune fille restait silencieuse, M. Delmas reprit :

—Ma chère Georgette, je dois vous le dire, nous sommes inquiets, Mme Delmas et moi, de la présence de M. Paul Lebrun au "Faisan doré" ; oui, nous craignons qu'il ne vous parle d'amour et que votre cœur ne se tienne pas assez fermé à de funestes sollicitations.

La jeune fille répliqua avec une certaine vivacité :

—M. Paul Lebrun est très convenable avec moi ; il est poli, respectueux.

—Oui, c'est un jeune homme bien élevé, mais il n'en est que plus dangereux. Si vous l'aimiez, Georgette, ce serait un grand malheur pour vous.

—Un grand malheur, répéta-t-elle comme un écho.

—Vous comprenez bien, ma chère petite, que M. Paul Lebrun ne peut pas vous épouser, et que s'il vous faisait prêter l'oreille à des paroles d'amour, ce ne serait que pour vous abuser.

Georgette resta tout interdite et M. et Mme Delmas purent voir des larmes dans ses yeux.

—Ma chère enfant, reprit le secrétaire de la mairie, j'ai cru devoir vous dire cela pour que vous vous teniez en garde contre vous-même. De douces paroles d'amour sont comme un poison qui tombe goutte à goutte dans un cœur jeune et naïf comme le vôtre.

—Je vous remercie, M. Delmas, dit la jeune fille avec effort.

Certes, M. Delmas avait parlé avec la meilleure intention du monde ; mais si pleines de sagesse que fassent ses paroles, elles ne pouvaient plus que faire beaucoup souffrir. Elles venaient trop tard.

Paul avait dit à Georgette : "Je vous aime !"

Georgette avait répondu à Paul : "Je vous aime !"

Tout le reste de la journée, Georgette fut triste, bien triste, et toute la nuit elle pleura.

XV.—UN JEU DE HASARD

Mme Prudence, la marchande à la toilette, avait perdu tout espoir de retrouver le meuble dans lequel Forestier avait caché les mystérieux papiers volés au docteur Villarceau, mais elle y pensait toujours, tout en se disant qu'elle ferait bien mieux de se délivrer de cette préoccupation.

Une après-midi, au retour d'une longue course dans Paris, Elisabeth lui dit :

—Mme de Lancray sort d'ici ; elle a été contrariée de ne pas vous trouver et elle vous prie de passer chez elle.

Cette Mme de Lancray était une des meilleures clientes de Mme Prudence et une des étoiles du quartier Bréda. D'où sortait-elle ? On ne le savait pas. Mais c'était une très belle jeune femme qui, comme beaucoup de ses pareilles, s'était parée d'un nom aristocratique qui ne figurait certainement pas sur son acte de naissance.

—Pourquoi veut-elle que j'aille chez elle, fit Mme Prudence ; est-ce qu'elle ne peut pas revenir ?

—Il s'agit d'une commande.

—Je le pense bien, elle achète beaucoup.

—Elle voudrait avoir des candélabres qui soient en harmonie avec une pendule qu'elle a achetée tout récemment ; naturellement, il est nécessaire que vous voyez la pendule pour compléter la garniture de cheminée.

—Assurément. Eh bien ! j'irai demain chez Mme de Lancray.

Le lendemain matin, la marchande à la toilette alla sonner à la porte d'un élégant appartement de la rue Vintimille.

Une pimpante soubrette vint lui ouvrir et l'introduisit dans la chambre de sa maîtresse, qui venait de sortir du lit et était vêtue d'un riche peignoir de cachemire rose.

—Je vous remercie d'être venue, ma chère madame Prudence, lui dit la jeune femme en s'étirant les bras et en se pelotonnant paresseusement sur le canapé ; je sais que pour vous le mot impossible n'existe pas et que vous n'êtes jamais embarrassée pour satisfaire les désirs de vos clients.

—Elisabeth m'a parlé d'une pendule.

—Oai, et il faut absolument que vous me trouviez les candélabres, sans lesquels la pendule manque complètement son effet.

—Veuillez me la faire voir.

La jeune femme appela sa femme de chambre et la pria de montrer la pendule à Mme Prudence.

Celle-ci suivit la soubrette dans une autre pièce et se trouva devant la pendule. Elle datait du règne de Louis XVI et était très finement ciselée. Elle était surmontée d'un sujet emprunté à Florian et qui était sorti des mains d'un des meilleurs artistes du temps.

D'un coup d'œil Mme Prudence reconnut que la pendule avait une assez grande valeur.

Elle revint dans la chambre de la jeune femme et lui dit :

—Vous avez raison, votre pendule ne peut se passer de candélabres dans le style. Quel prix comptez-vous y mettre ?

—Mais je ne sais pas trop... ce ne doit pas être bien cher, si j'en juge par le prix de la pendule.

—Combien a-t-elle coûté ?

—Deux cents francs.

—Deux cents francs ! s'exclama la marchande à la toilette ; vous en êtes sûre ?

—Absolument ; elle a été payée en ma présence.

—Pais-je, sans indiscrétion, vous demander où elle a été achetée ?

—Mais je n'ai pas à vous le cacher. J'étais allée à Meaux avec un ami. En passant devant une boutique de médiocre apparence, j'eus la curiosité d'y entrer ; je remarquai cette pendule et mon compagnon, voyant que je la désirais, s'empressa de me l'acheter.

—Et vous n'avez pas eu l'idée de lui faire compléter son cadeau en achetant aussi les candélabres.

—Oh ! cette idée me serait venue si je les avais vus près de la pendule. Mais ce n'est probablement pas dans cette boutique que je pouvais trouver les candélabres.

—Je le pense comme vous.

—Cependant j'ai été étonnée de la quantité d'objets entassés dans ce magasin sans apparence, comme je viens de vous le dire, très étroit sur la rue, mais en réalité très vaste et ayant une grande profondeur. Il est très curieux, ce musée de bric-à-brac, il y a de tout.

—Ecoutez, ma chère, dit la marchande à la toilette, j'aurai de la peine à trouver votre affaire ; mais je me livrerai à toutes les recherches nécessaires ; comptez sur moi.

Sur ces mots, Mme Prudence se retira.

—Ce marchand de Meaux doit être un recéleur, se dit-elle ; pour qu'il ait pu vendre la pendule à ce prix dérisoire, il faut qu'elle ne lui ait pas coûté cher. S'il ne les a pas vendus, il doit avoir les candélabres dans son magasin.

C'est bien, ajouta-t-elle, j'irai à Meaux.

Le lendemain elle prit l'express de l'Est et, à peine arrivée à Meaux, se rendit chez le brocanteur qui demeurait dans une petite rue près de la cathédrale.

La boutique avait cet aspect louche des établissements qui se déroberont au grand jour.

Certes, la devanture était loin d'attirer les regards par ce brillant étalage d'objets qui distingue les maisons analogues des grands quartiers de Paris.

La marchande à la toilette fut reçue par un petit homme gros et court, à la figure chafouine et d'une politesse obséquieuse.

Tout de suite, l'œil expérimenté de la visiteuse constata que ce magasin, bien éclairé au fond seulement, contenait de grandes richesses.

—Que désire madame ! demanda le petit homme, dont tous les traits du visage rappelaient certains personnages mis en scène par Balzac dans la *Comédie humaine*.

—Il y a quelques jours, répondit Mme Prudence, une de mes amies a acheté ici une pendule style Louis XVI.

—Ah ! oui, la pendule "Estelle et Némorin."

—Etant appelé dans cette ville pour affaires, mon amie m'a priée d'entrer dans votre magasin et de demander si les candélabres allant avec la pendule s'y trouvent encore.

—Mais oui, madame, je les ai, ils sont ici.

—Comment ne les avez-vous pas vendus avec la pendule ?

—Ah ! ne m'en parlez pas, madame ; j'étais absent, et mon commis, qui a fait la vente, n'a pas pensé aux candélabres. Il faudrait que je fusse toujours là, on ne peut compter sur personne.

—Voulez-vous me faire voir ces candélabres ?

—Par ici, madame.

—La marchande à la toilette suivit au fond du magasin le petit homme, qui montra les candélabres

—Oui, c'est bien cela, dit Mme Prudence ; combien en voulez-vous ?

—Cent cinquante francs.

—Je les achète pour mon amie, sans marchander.

—Madame voit très bien qu'ils ne sont pas chers.

La marchande à la toilette promenait ses regards sur les meubles, les glaces, les objets d'arts, les tableaux, les tapis et tapisseries qui encombraient le magasin.

Soudain, elle tressaillit.

Ses yeux venaient de s'arrêter, dans un angle à demi éclairé, sur un bahut qui, s'il n'était pas le meuble ayant appartenu à Forestier, lui ressemblait au moins singulièrement.

—Tiens, fit elle, voilà un petit meuble qui me plaît et que je vais peut-être vous acheter, monsieur ; veuillez, je vous prie, le dégager.

Le brocanteur s'empressa de faire ce qui lui était demandé.

Et quand le bahut fut placé en pleine lumière, la marchande à la toilette reconnut parfaitement le meuble dont Forestier lui avait fait la description et qu'elle avait si opiniâtement cherché.

—Eh bien, oui, dit elle, ce meuble me plaît, me convient, et je l'achète. Quel prix voulez-vous le vendre ?

—Cinquante francs.

—Heu, il n'est pas donné ; je voudrais bien savoir combien vous l'avez acheté, vous.

—Mais, madame...

—Vous ne le savez pas ; il s'est trouvé compris dans un chargement de meubles qui vous a été amené, venant des environs de Paris, et que vous avez acheté en bloc quelques centaines de francs. Il est lucratif votre commerce, car à si bas prix que vous puissiez revendre, votre bénéfice doit être plus de deux cents pour cent.

—Vous ne croyez pas cela, madame.

Elle haussa les épaules.

—Si je le crois, répliqua t-elle, comme je suis sûre que vous êtes un recéleur.

—Madame, vous me calomniez ! s'écria le petit homme devenu blême.

—Allons donc ! Gardez vos protestations pour de plus naïfs que moi ; tenez, tout ce qu'il y a dans votre magasin provient peut être de vols.

Le petit homme perdait contenance et regardait la terrible cliente avec effarement.

Ne tremblez pas ainsi, reprit elle, je ne suis pas venue ici pour vous dénoncer ; il ne me plairait pas d'empiéter sur les attributions de la police ; qu'elle vous cherche et vous découvre, c'est son affaire.

J'ai acheté les deux candélabres et le bahut ; c'est deux cents francs, les voilà.

—Où faudra-t-il vous les faire porter ?

—Vous allez faire procéder à l'emballage sous mes yeux ; alors je prendrai un commissionnaire qui transportera les deux colis à la gare.

Ainsi fut fait et, une heure plus tard, la marchande à la toilette reprenait le train qui allait la ramener à Paris.

Les candélabres furent immédiatement portés chez la femme de la rue Vintimille, et le bahut secrétaire monté dans la chambre de Mme Prudence.

Enfin, elle le possédait, ce meuble, pour ainsi dire miraculeusement retrouvé ! Enfin si le secret de la planchette n'avait pas été découvert et si les papiers étaient toujours là, elle allait savoir ce qu'ils contenaient, ces mystérieux papiers.

Et elle restait là immobile, toute frémissante, les yeux étincelants, fixés sur le vieux secrétaire.

Il semblait qu'elle fût tenue en respect par quelque crainte superstitieuse.

Pendant elle se décida à ouvrir le meuble.

Comme son cœur battait fort et comme ses mains se mirent à trembler quand elle chercha la cachette !

Si elle n'allait plus retrouver les papiers !

Les uns après les autres elle retira les tiroirs. Elle ne remarqua aucune trace de fracture, le meuble était intact. Elle passa la main sur la planchette évidée, cherchant la fissure par laquelle le pli avait été glissé ; mais elle ne sentait rien. S'il y avait un ressort, où était-il caché et comment le faire jouer ? Le meuble paraissait vouloir s'obstiner à garder son secret.

Haletante, épuisée par de longs efforts, Mme Prudence s'assit.

Qu'allait-elle faire ! Envoyer chercher Forestier ? Cela, jamais ?

Elle alla chercher un ciseau qui, s'il avait plus de force, ne fut pas plus habile que ses mains.

Elle eut un mouvement de colère et, s'adressant au meuble :

—Il faudra pourtant bien que j'aie raison de ta résistance, prononça t-elle d'une voix sourde.

Elle s'empara d'un marteau et frappa à coups redoublés sur les planchettes intérieures. Le bois vola en éclats.

Tout à coup, elle poussa un cri de triomphe ; la planchette la plus forte, celle qui supportait les tiroirs, venait de se fendre sous les coups de marteau et laissait apercevoir un papier.

—Ah ! ah ! ah ! fit-elle en achevant de briser la planche.

Elle les avait, les papiers, elle les tenait !

Ils étaient dans une large enveloppe, cachetée de cire rouge, sur laquelle elle lut :

“ A ouvrir en l'année 1886.”

Et au-dessous, écrit par une autre main :

“ A partir de ce jour, 25 juillet 1868.”

Dans ces derniers mots, Léonie reconnut l'écriture du docteur Villarceau.

Elle ne s'arrêta pas devant la recommandation faite sur l'enveloppe ; moins scrupuleuse que ne l'avait été M. Villarceau, elle rompit le cachet.

Elle lut d'abord l'extrait de l'acte de naissance, ensuite le testament du marquis de Mimeso.

Ce fut avec un vif saisissement qu'elle se rendit compte de toute l'importance de ces papiers.

Avec un redoublement d'émotion, elle lut le troisième document. Voici ce qu'il contenait :

“ Nous, soussignés, Victor Ancelin, curé de la paroisse de Salvignac, diocèse de Carcassonne, et Joseph Fournier, maire de la commune de Salvignac, département de l'Aude, déclarons que le nommé Pedro Lamnès, remplissant la mission que M. le marquis de Mimosa, son maître, lui a confiée, a remis la petite Thérèse de Mimosa à Mme Marguerite, demeurant dans ladite commune de Salvignac.

“ Certifions en outre que Pedro Lamnès a remis vingt mille francs à Mme Marguerite pour l'aider à élever l'enfant et l'indemniser des bons soins qu'elle lui donnera.

“ Fait, en la mairie de Salvignac, le 24 juillet 1868.

“ V. ANCELIN,

“ Curé de Salvignac.

“ J. FOURNIER,

“ Maire de Salvignac.”

Au-dessous de la signature du curé était apposé le cachet de la paroisse, et au-dessous de la signature du maire le cachet de la mairie.

Cette dernière pièce avait aussi son importance et était même, pour la marchande à la toilette, plus importante que les deux premières ; en effet, puisqu'elle lui apprenait que c'était à Salvignac, dans le département de l'Aude, que Pedro Lamnès avait apporté la fille de son maître, afin de la soustraire aux recherches de son implacable ennemi.

Maintenant qu'allait faire Léonie ?

Son devoir eût été de faire parvenir immédiatement les papiers à Mme Villarceau ou de les lui porter elle-même.

Mais dépositaire d'un secret, qu'elle devait être à présent seule à connaître, il avait probablement une valeur énorme. Quel vaste champ il ouvrait à son ambition ! Elle saurait bientôt tout le parti qu'elle en pouvait tirer. Et si elle avait à les produire ces papiers, quel coup de théâtre !

Sa passion pour l'intrigue se réveillait et mettait son esprit en pleine activité. Déjà les idées bouillonnaient dans sa tête et des projets, qui ne reposaient sur rien, surgissaient dans son cerveau enfiévré.

Et chose étrange chez cette femme étrange, c'était uniquement pour son fils qu'elle se livrait à des rêves ambitieux.

Mais, d'abord, il fallait savoir si le secret qu'elle venait de découvrir pouvait être vendu et, dans ce cas, qu'elle serait sa valeur.

La fille du marquis de Mimosa était-elle encore à Salvignac ? Oui, probablement, attendant qu'on vint la réclamer. Elle avait été confiée à cette Mme Marguerite en 1868 ; elle devait donc avoir environ dix sept ans ; et en imagination, Léonie la voyait distinguée et très jolie avec ses cheveux et ses grands yeux noirs d'Espagnole.

Pour l'instant, il lui fallait mettre un frein à son ambition ; avant tout, elle verrait la jeune fille et cette Mme Marguerite, causerait avec elles et, alors seulement, elle saurait si le secret qu'elle possédait avait ou non la valeur qu'elle lui supposait.

Trois jours après, la marchande à la toilette se mit en route pour Salvignac. Elle savait que cette commune se trouvait sur les confins de l'Ariège, non loin du col de Quelan. Elle arriva à Toulouse, y coucha, et le lendemain, assez tard, elle se trouva à Salvignac.

On était au commencement de l'automne et déjà la nuit venait de bonne heure.

Elle descendit à une modeste auberge du village. On ne put que lui donner une misérable chambre, mal meublée, où le vent pénétrait par la fenêtre et la porte mal jointes.

Néanmoins, après un maigre repas, elle se coucha et, grâce à la fatigue du voyage, elle parvint assez vite à s'endormir.

XVI.—LA CHEVRIÈRE

Le lendemain matin, quand Léonie se réveilla dans son galetas, elle eut sous les yeux, en revanche, un panorama splendide : les montagnes des Corbières occidentales, qui séparent le département de l'Aude de celui de l'Ariège, dressant leurs crêtes couvertes de neige et montrent leurs flancs hérissés de sapins,

Mais la voyageuse n'était pas dans une disposition d'esprit à admirer les merveilles de la nature. Elle s'habilla, descendit dans la salle à manger, dont l'aspect grossier était en harmonie avec celui de la chambre, et se fit servir un déjeuner frugal.

—Connaissez-vous Mme Marguerite ? demanda-t-elle à la fille qui la servait.

Mme Marguerite ? Non, je ne la connais pas.

—Vous n'êtes donc pas de ce pays ?

—Je suis de l'Ariège.

—Votre maîtresse doit connaître cette dame.

—Je ne sais pas. Il n'y a que trois ans que mon maître et ma maîtresse sont venus s'établir à Salvignac, et ils m'ont amenée avec eux.

—C'est bien, merci.

La cloche de l'église sonnait la messe. La marchande à la toilette se rendit à l'office et, quand il fut terminé, elle suivit le prêtre à la sacristie.

— Monsieur, le curé, lui dit-elle, vous êtes sans doute monsieur l'abbé Ancelin ?

— Non, madame, je suis le deuxième successeur de M. l'abbé Ancelin et voici la cinquième année que j'exerce mon ministère dans cette paroisse.

— M. Ancelin serait-il mort ?

— Nous espérons que non, madame ; mais il y a bien des années qu'il est parti pour le centre de l'Afrique comme missionnaire et, depuis, on n'a plus eu de ses nouvelles.

— Et M. Fournier, qui était maire de Salviagnac il y a une quinzaine d'années ?

— Je ne l'ai pas connu ; il était décédé depuis longtemps ; c'était un bien brave homme.

— Je ne savais rien de cela ; il y a si longtemps que je ne suis pas venue à Salviagnac. C'est fâcheux. Mais, monsieur le curé, vous connaissez Mme Marguerite, qui est une de mes amies d'enfance ?

— Je l'ai peu connue, madame, car elle et sa fille ont quitté Salviagnac peu de temps après mon arrivée dans cette paroisse.

— Quoi, fit Léonie, laissant voir sa contrariété, elles ne sont plus ici ?

— Depuis près de cinq ans.

— Mais l'on sait où elles sont allées.

— Je ne le crois pas ; cependant on pense qu'elles ont quitté Salviagnac pour aller habiter à Paris.

— Ne pouvez-vous pas, monsieur le curé, m'indiquer une personne qui, ayant connu Mme Marguerite, pourra me donner sur elle et sa fille quelques renseignements ?

— Une brave femme, la mère Gillac, la chevière, comme on l'appelle ici, pourra peut-être vous renseigner.

— Où demeure cette brave femme ?

— Tout à l'extrémité de la rue qui monte derrière l'église ; vous n'aurez qu'à demander et l'on vous montrera la petite maison de la chevière.

La marchande à la toilette remercia le prêtre, le pria de l'excuser de l'avoir retenu quelques instants et se retira.

Elle monta la rue en pente qui lui avait été indiquée et, quand elle arriva aux dernières maisons, elle demanda à un petit garçon qui demeurait la chevière. Le gamin lui montra une pauvre maisonnette délabrée, prête à tomber en ruines.

Elle y entra et se trouva en présence d'une femme âgée, à la peau tannée et ridée comme un vieux parchemin, qui achevait de déjeuner d'un morceau de lard, qu'elle avait fait cuire dans la poêle avec des oignons.

La chevière parut très étonnée et presque craintivement regarda la visiteuse. Cependant elle se leva pour offrir une chaise.

— Mère Gillac, dit Léonie, quand elle se fut assise, c'est M. le curé de Salviagnac qui m'a conseillé de m'adresser à vous, pensant que vous pourriez me donner certains renseignements.

— Mais oui, bien sûr, si je peux, madame, d'autant plus que vous venez de la part de M. le curé, ce cher homme du bon Dieu.

— Vous avez connu Mme Marguerite, qui a quitté Salviagnac il y a quelques années ?

— Oh ! bien sûr, que je l'ai connue, et aussi sa fille.

— Sa fille, une jolie petite brunette ?

La vieille femme secoua la tête.

— La fille de Mme Marguerite n'était pas brune, répondit-elle ; elle avait les cheveux blonds et de beaux yeux bleus.

— Ah ! fit la marchande à la toilette, qui ne voyait pas une Espagnole avec des cheveux blonds et des yeux bleus.

Après un silence, elle reprit :

— Savez-vous, mère Gillac, où Mme Marguerite et sa fille demeurent à présent ?

— Non ; Mme Marguerite s'en est allée comme ça tout d'un coup, sans dire où elle allait, ni pourquoi elle quittait Salviagnac.

— On pense dans le pays qu'elle est partie pour Paris.

— On l'a dit, mais on n'en sait rien. Si ce n'est M. Ancelin, notre ancien curé, — encore un brave homme du bon Dieu, — et M. Fournier, qui a été maire de Salviagnac et qui est mort, — Dieu veuille avoir son âme, — personne dans le pays ne savait d'où venait Mme Marguerite et qui elle était. Quand elle est arrivée à Salviagnac, elle avait sa fille, toute petite, un an à peine.

— Mais, madame Gillac, dit la marchande à la toilette, en proie à une certaine agitation, est-ce que la fille de Mme Marguerite n'est pas une enfant qui lui a été donnée à élever ?

— Ah ! je sais ce que vous voulez dire, mais ça c'est une histoire ; je vous en parlerai tout à l'heure.

Je disais donc que le maire et le curé savaient seuls ce qu'était Mme Marguerite, car ils connaissaient tous ses secrets. Elle vivait très retirée, voyez-vous, et l'on devinait, rien qu'à son air triste, qu'elle avait eu de gros chagrins et souffrait toujours ; elle n'allait chez personne et ne recevait personne ; jamais elle n'a parlé de ses affaires à qui que ce soit, pas même à moi, la chevière.

Il faut vous dire que je lui rendais à l'occasion quelques petits services et que, parfois elle causait un peu avec moi. Mais il ne fallait pas la questionner sur son passé ou ses affaires, car alors sa figure devenait toute drôle, et c'était fini, elle ne parlait plus.

La marchande à la toilette écoutait avec des frémissements d'impatience.

— Mais comme elle était aimable et polie avec tout le monde ! continuait la chevière ; et comme elle aimait sa fille ! Mme Marguerite était le modèle des mères. Aussi la fillette était bien élevée, douce, aimable, polie

et bonne comme sa mère. Oh ! sa mère, elle était aux petits soins pour elle, elle l'adorait.

Et comme elle était gracieuse et jolie, la mignonne, ce n'est rien de le dire. Pour ma part, voyez-vous, madame, je regrette bien que Mme Marguerite et sa fille aient quitté Salviagnac. Si seulement on savait où elles sont et si l'on pouvait avoir de leurs nouvelles.

La chevière allait continuer à exprimer ses regrets ; mais la marchande à la toilette l'arrêta par ces mots :

— Parlez-moi donc, je vous prie de cette autre petite fille qui a été confiée à Mme Marguerite, est-ce qu'elle est morte ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire.

— Est-ce qu'on est venu la reprendre ?

— Oh ! la reprendre ! Dites qu'on est venu la voler à Mme Marguerite ; oui, madame, la pauvre petite a été enlevée par un misérable !

— Que m'apprenez-vous là !

— Ce qui est, malheureusement, mais je vais vous raconter toute l'histoire.

Un jour un homme arriva à Salviagnac, portant dans ses bras une petite fille qui pouvait avoir deux ans.

— Cet homme était un Espagnol ?

— Oui, on a dit qu'il était Espagnol. Il alla trouver M. le curé, et c'est M. Ancelin qui lui désigna Mme Marguerite comme étant la personne à laquelle il pouvait confier l'enfant en toute sûreté.

D'après ce qui a été dit en ce temps-là, il paraît que la petite Espagnole avait des ennemis puissants, les quels avaient intérêt à la faire mourir et c'était — toujours d'après ce qui a été dit — pour la soustraire à la haine de ses ennemis qu'elle avait été apportée d'Espagne à Salviagnac, où elle devait rester cachée.

La petite fille avait-elle réellement des ennemis aussi méchants ? Il faut bien le croire. Toujours est-il, madame, qu'un méchant homme, un misérable avait suivi l'Espagnol et la petite fille, probablement depuis l'Espagne jusqu'à Salviagnac.

Le lendemain même ou le surlendemain du jour où la petite avait été confiée à Mme Marguerite, le misérable s'introduisit chez elle, en son absence, s'empara de l'enfant, qui était dans le berceau et disparut.

— Oh ! c'est odieux !

— C'est tout ce que vous voudrez, madame, mais c'est comme ça. Personne dans le pays ne savait encore que Mme Marguerite avait pris un enfant pour l'élever ; aussi jugez de l'étonnement de tout le monde et de tous les bavardages qui eurent lieu ; c'étaient des histoires à n'en plus finir et chacun racontait la sienne. Mais ce n'était pas comme ça, Mme Marguerite, le maire et le curé ne disant rien, eux, qu'on pouvait savoir la vérité. Il y a des gens qui prétendent que l'homme s'était trompé, que ce n'était pas la petite Espagnole qu'il avait enlevée, mais la petite fille de Mme Marguerite.

Mais comme je viens de vous le dire, Mme Marguerite ne disant rien, on ne sut jamais à quoi s'en tenir là-dessus.

— Est-ce que l'on n'a pas cherché à savoir ce que la petite fille enlevée était devenue ?

— Je crois bien que des recherches ont été faites, mais inutilement.

— C'est une histoire bien étrange que vous venez de me raconter.

— Bien sûr, il y a un mystère dans tout cela.

— Depuis l'enlèvement de l'enfant, n'est-il pas venu quelqu'un d'Espagne pour s'informer d'elle ?

— Je ne saurais vous le dire, mais je ne crois pas.

— Avez-vous encore quelque chose à m'apprendre au sujet de Mme Marguerite et de sa fille ?

— Non, tout ce que je sais, je vous l'ai dit.

— Croyez-vous que quelqu'un à Salviagnac sait où elle demeure maintenant ?

— Personne ne pourrait vous en dire plus que moi. Ah ! si M. Fournier n'était pas mort et si M. Ancelin était encore ici, ce sont eux qui vous apprendraient bien des choses ; sûrement Mme Marguerite ne serait point partie sans leur dire où elle allait.

La marchande à la toilette comprit qu'elle ne pourrait rien savoir de plus et qu'elle chercherait inutilement à avoir d'autres renseignements.

— Vous n'êtes pas riche, ma brave femme, dit-elle à la mère Gillac en se levant.

— Je suis même très pauvre, madame, et si je n'étais pas secourue par de bonnes âmes du bon Dieu, je manquerais de pain et il me faudrait mourir de faim ; car, voyez-vous, je ne peux plus rien faire, je ne suis plus bonne à rien.

Ah ! je n'ai plus mes jambes aux jarrets solides de gardeuse de chèvres ; pendant quarante ans j'ai fait le métier, et il fallait voir avec quelle agilité je grimpais les pentes les plus raides de la montagne.

Mais voilà, ajouta-t-elle philosophiquement, tout passe ; que voulez-vous, on ne peut pas être et avoir été : et pourtant on m'appelle toujours la chevière. Ah ! que je voudrais être encore là haut avec mes chèvres et mes cabris !

Léonie tira une pièce de dix francs de son porte-monnaie.

— Tenez, mère Gillac, dit-elle, prenez ceci, ce sera pour vous acheter quelques douceurs.

— Une paire de sabot et un tricot de laine pour cet hiver. Oh ! merci bien, merci mille fois, ma bonne dame du bon Dieu !

— C'est moi qui vous remercie, mère Gillac.

— Toujours à votre service, ma bonne dame.

La marchande à la toilette sortit de la maison et descendit lentement la rue pour retourner à l'auberge.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Enclaire Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES**
MONTAGNES VERTES de **GEO. TUCKER** pour
le soulagement immédiat des douleurs **Rhu-**
matismales, **Rognons**, **Matrices**, **Poitrine**
Côtés, **Dos**, **Reins**.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

POUDRES -
ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nuire à la san-
té le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

LUBY pour les cheveux.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 15 septembre 1894.

36,211

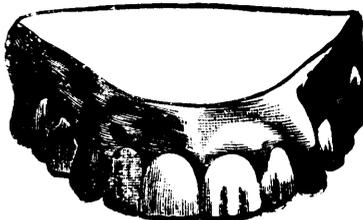
LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américain pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
Chas Delagrave, 15, rue Soufflot Paris, France.